

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## HISTOIRE D'UN VIEUX ROMAN

### I

Si Peau-d'Anc m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême.

C'est le plus charmant des conteurs en personne, c'est La Fontaine qui nous fait cet aveu. Ainsi son esprit, occupé des aventures de tant d'illustres personnages, — maître Bertrand ou maître Aliboron, seigneur Ours ou capitaine Renard, & mille autres qu'il serait trop long d'énumérer, — sur lesquelles il philosophait en lui-même avant de nous les narrer, — n'en était pas tellement rempli qu'il ne pût encore donner place aux inventions sorties du cerveau d'autrui. — Des contes, même des contes à dormir debout, — est-ce donc là quelque chose qui réponde à un besoin de notre nature ?

L'homme est de glace aux vérités,  
Il est de feu pour les mensonges !

nous dit ailleurs le fabuliste. L'enfant, même avant de savoir parler, écoute avidement les histoires dont sa nourrice l'amuse. L'homme fait, au milieu des sérieuses complications de la vie, n'est souvent sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, qu'un grand enfant. Quand vient le déclin de l'âge, c'est bien pis. Que de vieillards, hélas ! placés entre les souvenirs, parfois amers, d'un long passé, & les graves pensées de l'avenir qui s'approche,

se bercent dans l'oubli de l'un & de l'autre par la lecture des contes et des romans !

L'antiquité a eu ses contes ; mais des contes sublimes. Ce sont du moins les seuls qui nous soient parvenus. Le poème épique, avec ses épisodes variés, avec ses grands héros tout palpitant de vie, paraît avoir fait d'abord, dans ce genre, le charme des populations helléniques ; & quel conteur qu'Homère ! Puis est venue l'histoire, dont les beaux récits, ornés par l'imagination, pouvaient à la rigueur suffire à cette soif de fictions qui nous tourmente, desséchés que nous sommes par le présent & le réel. Ils n'étaient peut-être pas toujours d'une bien exacte vérité, mais du moins s'adressaient-ils aux grands sentiments de l'homme & du citoyen. Les peuples antiques avaient-ils donc l'âme plus forte & l'esprit plus solide que nous ?

C'est seulement dans les temps extrêmes de la littérature grecque que l'on voit apparaître quelques légers récits en prose, dont les sentiments de personnages obscurs & entièrement fictifs font tout l'intérêt, ce qui leur donne une certaine analogie avec nos *Nouvelles* (1).

La France est la terre natale du *Roman* proprement dit. A défaut d'autres preuves, la date & le

(1) Le conte se montre aussi, dans le dernier âge de la littérature latine.



lieu de sa naissance se retrouveraient dans ce nom, qui n'est autre que celui même de notre langue dans son enfance. E-t-il besoin de rappeler qu'il en fut le premier bégaiement littéraire? Tandis qu'au fond des cloîtres, on continuait d'écrire des chroniques latines en vers barbares, le *Roman*, épopée informe, sortie de la légende & des chansons populaires, allait, en compagnie du joyeux *Fabliau*, — conte bourgeois, né de la critique naïve & malicieuse des Maures, — charmer de ses riches inventions & de ses rimes indigentes, les oreilles qui ne comprenaient que l'idiome vulgaire. Un peu plus tard, poème satirique ou allégorique, mais toujours calqué sur cette forme première, il demeura *Roman*, qu'il racontât les faits & gestes du *Renard*, ou les périls de la *Rose*. — Quand les Trouvères eurent disparu, leurs vieux récits chevaleresques furent refaits en prose, &, ainsi rhabillés de neuf, reprisent plus de faveur que jamais. A part peut-être les *livres d'Heures*, ils formèrent l'unique lecture & tout le fond d'instruction, non-seulement de la noblesse des deux sexes, mais trop souvent des rois mêmes. Charles VIII & François I<sup>er</sup> n'avaient lu de leur vie que des romans, & c'est dans l'enchantement que leur causaient les grands coups d'épée des Paladins de Charlemagne & d'Artus, qu'ils puisèrent le goût de ces aventures expéditions d'Italie, ou la France épuisa, sans utilité pour sa puissance politique, ses trésors & son sang.

Le Roman a donc toujours été, dans notre pays, un grand personnage avec lequel il faut compter. On peut en déplorer mais non en nier l'importance. Il n'a pas enfermé son action prépondérante dans les limites de la littérature, mais l'a étendue, par contre-coup, sur les événements de notre histoire; & quand les futurs écrivains, s'ils daignent s'occuper de nous & de notre temps agité, rechercheront les causes de nos défaillances intellectuelles & morales, Dieu sait la part qu'ils y feront aux romans de toutes sortes dont le déluge nous a inondés de ses flots troubles & malsains depuis quarante ans!

Ami lecteur, comme on disait jadis, — & vous surtout, amie lectrice, — n'auriez-vous pas subi quelque atteinte de cette épidémie qui a fait parmi nous tant de ravages, la *Frivolité*? — Jeune fille, jeune femme, ou même, hélas! mère de famille, ne fuyez-vous pas, comme un ennui mortel, toute idée sérieuse, toute lecture solide? — S'il en est ainsi, je viens de heurter bien impoliment vos goûts. Pardonnez-moi, & ne souriez pas de la contradiction: j'ai l'air de n'avoir pris la plume que pour médire des romans; en réalité, je l'ai prise pour vous en conter un. Écoutez donc ceci :

## II

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forez, qui, en sa petitesse, contient ce qui est plus rare au reste des Gaules : car étant divisé en plaines

» & en montagnes, les unes & les autres sont si  
» fertiles, & situées en un air si tempéré, que la  
» terre y est capable de tout ce que peut désirer le  
» laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de  
» la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille,  
» des monts assez voisins, & arrosée du fleuve de  
» Loire, qui, prenant sa source assez près de là,  
» passe près par le milieu, non point encore  
» trop enflé ny orgueilleux, mais doux & paisible.  
» Plusieurs autres ruisseaux, en divers lieux, la  
» vont baignant de leurs claires ondes : mais l'un  
» des plus beaux est le Lignon, qui, vagabond en  
» son cours, aussi bien que douteux en sa source,  
» va serpentant en cette plaine, depuis les hautes  
» montagnes de Cervières & de Chalmazel jusques  
» à Feurs, où Loire le recevant, & lui faisant perdre  
» son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan. »

C'est par ce tableau romantique et charmant, que débute l'un des plus fameux romans qui aient paru dans le monde; *Astrée*, par messire Honoré d'Urfé, comte de Châteauneuf, marquis de Valromery, & le dernier rejeton de l'une des plus nobles souches de ce beau pays de Forez, décrit par lui avec tant d'amour.

Il est impossible que ces noms célèbres de *Lignon* & d'*Astrée*, qui remplirent de leur bruit toute la première moitié du dix-septième siècle, ne soient jamais tombés sous vos yeux. Tout au moins connaissez-vous celui de *Céladon*, encore employé de nos jours, dans la conversation, à titre d'adjectif, — bien que, à la vérité, le sens commence à s'en perdre, le type auquel il s'appliquait ayant complètement disparu. Permettez-moi de vous supposer ce petit degré d'érudition, & quelque curiosité de connaître ce qui a mérité, de la part de nos pères, un si vif intérêt.

Nous voici donc sur les bords du Lignon. Là, nous dit le noble romancier, vit une population de bergers, qui n'ont rien de grossier ni de rustique. Presque tous tirent leur origine, non-seulement d'honnêtes, mais d'illustres familles. Jadis, témoins des sanglants effets de l'ambition & de l'esprit de conquête chez les Romains, les habitants du pays, quel que fût leur rang, ont fait serment de s'abstenir à jamais de ces cruelles passions, & de chercher le repos dans la simplicité de la vie pastorale. Leurs descendants continuent d'observer ce serment, avec d'autant plus de fidélité, que nul n'y a jamais manqué sans que de grands malheurs lui aient fait expier sa faute. Ainsi, tandis que les conquérants barbares, Visigoths, Bourguignons & Francs, étendent leur domination autour d'eux sur la Gaule, les bergers du Lignon font de ses rives une heureuse oasis, où tous les bruits de guerre arrivent seulement de loin, sans troubler la paix de leur modeste existence, renfermée tout entière dans le soin des troupeaux & les affections du cœur.

C'est dans ce séjour privilégié que, tout d'abord, nous rencontrons la belle *Astrée*, & le sensible



Céladon. Tous les deux, richement pourvus de ce qui nous rend aimables, semblent avoir été créés l'un pour l'autre. Céladon n'aspire qu'à un seul bien dans le monde : la main d'Astrée. Astrée la lui accorderait volontiers, mais un invincible obstacle s'y oppose : l'innuité d'ancienne date qui divise leurs deux familles.

Hé quoi ! des Montaigu & des Capulet, des Roméo & des Juliette, dans ce sanctuaire de paix & d'innocence ?

Hélas ! oui ! Si sages que soient les bergers du Lignon, ils sont hommes, & les passions mauvaises ont dès lors accès auprès d'eux. Les pères se haïssent, & les enfants, qui ne se haïssent pas, sont obligés de dissimuler leurs sentiments, dans l'attente incertaine de temps meilleurs, qui leur permettraient de les laisser paraître au grand jour, avec l'approbation de leurs parents.

Pour mieux tromper tous les yeux, Céladon, par ordre d'Astrée, & malgré ce que lui coûte une telle obéissance, feint d'offrir ses hommages à une autre bergère. Mais bientôt Astrée oublie qu'elle-même l'a voulu ainsi. Elle prend l'apparence pour la réalité, & s'abandonne à tous les mouvements d'une aveugle jalousie.

Aux premières lueurs d'une fraîche matinée, décrite encore avec un certain charme par l'auteur, Astrée, seulement escortée de son fidèle chien *Mélampe*, & de ses blancs moutons, vient s'asseoir avec ses sombres pensées, sur les bords du Lignon. Céladon arrive. Astrée, immobile, le front appuyé sur sa main, demeure muette & les yeux baissés. Céladon, affligé de la tristesse que dénote cette attitude, lui en demande respectueusement la cause, & n'obtient pour réponse que des paroles irritées & des reproches dont l'injustice égale seule la sévérité. En vain essaie-t-il de se justifier. Astrée, toute à sa colère, se lève sans vouloir l'écouter, lui intime la défense absolue de réparaître devant ses yeux sans son commandement exprès, & s'éloigne.

Cependant, à quelque distance, la bergère ne peut s'empêcher de retourner la tête vers le lieu qu'elle venait de quitter. Que voit-elle ? bon Dieu ! Céladon désespéré, Céladon les yeux levés au ciel, les bras en croix sur sa poitrine, se précipite dans les eaux du Lignon, qui le submergent et l'emportent.

Astrée accourt ; mais, paralysée par l'effroi & la douleur, elle tombe évanouie sur le gazon, sans avoir pu rien tenter pour le sauver, ni même appeler à son aide.

Qu'en pensez-vous ? Voilà un commencement qui promet, & vous seriez bien insensibles si vous n'aviez envie de tourner le feuillet pour voir ce qui doit suivre.

Astrée rouvre les yeux. Elle n'est plus sur les rives du Lignon, mais dans la demeure de Phyllis, sa cousine en même temps que sa meilleure amie. Phyllis est auprès d'elle ; là est aussi Lycidas, frère bien-aimé de Céladon. Ce sont eux qui l'ont trouvée étendue sans connaissance sur la terre, &

dont les soins affectueux l'ont rappelée à la vie. Triste service qu'ils lui ont rendu ! Astrée leur raconte, en gémissant le malheur qu'ont vu ses yeux, mais n'a garde de dire la responsabilité qui doit lui en revenir.

Lycidas s'élance hors de la cabane. Suivi d'autres bergers, il court le long de la rivière, redemandant à ses eaux rapides, au moins le corps de son frère chéri. Hélas ! les eaux ne lui rendent rien, que le chapeau du jeune pasteur, triste épave qui ne témoigne que trop de sa fin déplorable. Ils reviennent consternés au village, & Céladon est pleuré comme mort par tous les bergers du Lignon.

Devons-nous le pleurer avec eux ? Attendons. Il est, dans cette aventure douloureuse, une circonstance rassurante : nous ne sommes ici qu'au début du premier livre ; jamais, au grand jamais, le premier livre d'un roman n'en a vu périr le héros. Tous ceux qui ont l'expérience de ce genre d'ouvrage peuvent l'attester. Ayons donc bon espoir pour Céladon.

En effet, il n'est pas mort, mais il s'en faut de peu. Le courant l'a d'abord emporté assez loin, puis l'a jeté, privé de tout sentiment, sur un point ombragé de la rive, où, dans un inextricable fouillis de roseaux & de branchages, son corps demeure enchevêtré, avec toutes les apparences de la mort par immersion.

Trois belles nymphes, qu'un heureux concours de circonstances conduit dans ce lieu solitaire, l'y découvrent, &, saisies de pitié, après avoir reconnu, sous ces apparences, que l'auteur décrit avec un certain réalisme, la présence d'un reste de vie, s'empressent de le secourir. La plus belle des trois, la généreuse Galatée, n'est pas une personne de peu d'importance ; elle a pour mère la Dame-Souveraine de la contrée, & son origine remonte jusqu'à Hercule. Aidée de ses deux compagnes, elle fait transporter l'infortuné Céladon dans son palais. C'est là que, grâce à leurs soins charitables, il recouvre l'usage de ses sens, & la force de se résigner à l'existence.

Les scènes que nous venons d'analyser ne manquent assurément ni de mouvement ni d'intérêt. Permettez-moi cependant de ne pas aller plus loin. Qu'il vous suffise, comme à moi, de savoir que, de ces premiers incidents, découlent une suite d'aventures, où vous devinez sans peine, que la belle Galatée tient une place marquante. Courtisée, comme on peut le croire, par plus d'un soupissant, entre autres par le brave & loyal Lindamor, modèle accompli de toutes les vertus chevaleresques, elle ne répugnerait pas trop à l'agréer pour époux ; mais trompée par un faux oracle druidique, elle croit que Céladon, miraculeusement ressuscité par elle, est celui que lui désigne la volonté des dieux. Cette erreur, ainsi que d'autres circonstances épisodiques, exposent l'humble serviteur de l'injuste Astrée à mainte épreuve périlleuse pour son obéissance & sa fidélité, jusqu'au jour fortuné, où, par l'intervention du sage Druide Adamas,



eur union, bénie par les pères réconciliés, vient mettre fin à toutes leurs peines & au roman.

Mais pourquoi tourner court ainsi, va-t-on me dire, & ne satisfaire que d'une façon si sommaire la curiosité que vous avez voulu éveiller ?

Je vous l'avouerai tout bas, c'est que le courage m'a failli devant les *six Parties*, autrement dit les six tomes de l'*Astrée*, & que le vôtre pourrait bien en faire autant, s'il se trouvait dans la même position. Chacune de ces *parties* comprend douze livres, &, en moyenne, environ 600 pages, d'une impression compacte & sans marges. Il y en a même une qui en contient 1,000 ! — Ne vous étonnez pas qu'après avoir vu assez consciencieusement le premier livre, j'aie couru un peu vite à travers les quarante-sept autres, pour arriver à la conclusion. Les lire tout d'une haleine & en détail n'est pas une petite affaire. Si vous en doutez, & que l'entreprise vous tente, essayez-la. Mais sachez qu'il ne s'agit pas de suivre une route tout unie & toute droite. A la fable principale s'ajoutent une foule de récits accessoires, qui en coupent le fil à chaque pas. Ils font honneur à la richesse d'invention de l'auteur, bien que, si les broderies varient, le canevas soit partout à peu près le même, & justifie l'addition faite par lui, en tête de la cent onzième partie, au titre de son ouvrage, — « où, dit-il, en plusieurs histoires & sous per- » sonnes de bergers & autres, sont déduits les » effets de l'honnête amitié. » — Avant de toucher le but, vous aurez donc à vous en détourner bien des fois, pour faire des excursions de côté & d'autre. Ces excursions ne sont pas toujours, il faut le dire, dépourvues d'agrément, mais elles accroissent singulièrement la longueur & la fatigue du voyage.

Honoré d'Urfé avait lui-même une histoire à demi romanesque. Issu, comme nous l'avons dit, de noble lignée, il fut de bonne heure, en sa qualité de cadet, destiné à entrer dans l'ordre de Malte. Tandis qu'envoyé sur le rocher si vaillamment défendu, quelque temps auparavant contre les Turcs, par le Grand-Maître de La Valette, il y faisait assez tristement son noviciat, son frère aîné, Anne d'Urfé, chargé de continuer le nom de leurs ancêtres & d'en soutenir l'éclat, relevait, par un riche mariage, la fortune de la famille, un peu déchue, à ce qu'il paraissait, de son antique splendeur. Il épousait la belle Diane de Chevallac, unique héritière des comtes de Château-Morand. Comme il arrivait souvent, en pareil cas, la part échue respectivement aux deux frères, était diamétralement opposée à leurs vocations. La force des choses & du naturel défit bientôt ce que la prudence humaine avait fait ; et de même que la branche, violemment courbée, se redresse & revient à sa direction primitive, malgré l'effort qui la contrariait, chacun d'eux revint à la sienne. Honoré d'Urfé, dont tous les goûts étaient tournés vers la vie active, renonça définitivement à une carrière qui le condamnait au célibat. Atta-

ché à la cause royale, & dévoué à la personne d'Henri IV, il se distingua également à son service dans la diplomatie & dans la guerre. Anne d'Urfé, après avoir occupé des postes non moins importants quitta le Conseil d'État & le monde pour entrer dans les ordres. C'était aussi un homme d'esprit, qui employait littérairement ses loisirs ; mais la renommée de son frère a complètement absorbé la sienne.

Honoré, chef désormais de la famille d'Urfé, considéra comme un devoir pour lui de conserver dans sa maison, s'il était possible, les grands biens des Château-Morand. Un sentiment, plus désintéressé dans sa source, s'associait d'ailleurs à ce calcul ; &, après plusieurs années de vives & persévérantes sollicitations de sa part, Diane, qui légalement était dégagée de ses premiers liens, n'en avait pas formé de nouveaux, consentit enfin à prendre pour époux le futur père d'Astrée.

Mais il était écrit que le nom d'Urfé ne serait transmis à la postérité que d'une façon littéraire. Diane ne donna aucun héritier à l'illustre maison où elle était deux fois entrée, et, un beau jour, pris d'un invincible dégoût pour celle dont il avait brigué la main avec tant d'ardeur, son mari la quitta, sans que, de son côté, elle élevât contre leur séparation, effectuée, cette fois, en dehors de toute intervention judiciaire, aucune protestation.

Toutes les bonnes fées semblaient avoir soufflé sur le berceau de la noble dame, pour la doter de ce qui attire les honneurs du monde : rang, fortune & beauté ; quelque fée maligne, cachée derrière un rideau, était-elle venue, après coup et par un don funeste, en détruire l'effet ?

Le don funeste était un ignoble défaut, qu'on s'étonne de rencontrer dans une femme, et dans une femme de la haute classe. Une malpropreté révoltante, sur elle et autour d'elle, rendait sa société intolérable à ceux qui l'approchaient. Cette disposition bestiale annonce dans l'être humain qui s'y abandonne, non-seulement l'indolence du corps et de la volonté, mais l'indolence du cœur ; car elle suppose le mépris des autres & l'absence absolue du désir de plaire. Il ne faudrait pas en inférer cependant que la belle Diane n'aimât rien du tout ; loin de là : son mari avait, je ne dirai pas un rival, mais de nombreux rivaux dans ses affections ; seulement ils n'appartenaient pas à l'espèce humaine. Diane raflait des chiens, soit par sympathie de goûts, ceux de la race canine n'étant pas, comme chacun sait, des plus délicats ; soit sous l'influence de son nom, qui l'entraînait vers les compagnons classiques de la mythologique chasseresse ; car ne croyez pas que sa passion se portât sur ces mignons individus, carlins, bichons, griffons, que sais-je ? qui, bien lavés, bien peignés, musqués & sucrés, ont toujours eu le privilège de couler leur douce existence sur les genoux des marquises. Non ; c'était parmi les variétés de la plus grande taille que la dame d'Urfé choisissait ses amis. Elle avait fait de sa maison



un vaste chenil. Des chiens partout : chiens au salon & au boudoir ; chiens dans son appartement ; chiens sur son lit, & jusque dans son lit ! Au milieu de tous ces intrus qui régnaient en maîtres dans le domicile conjugal, aboyant, jappant, grondant & hurlant jour & nuit, le mari se trouvait perdu ; si bien qu'à bout de patience, & autant qu'on peut le supposer, après une lutte inutile, force lui fut de leur quitter la place.

L'héritière des Château-Morand accepta donc pour la seconde fois un veuvage anticipé, & s'en consola dans la compagnie de ses favoris de tout poil ; Honoré d'Urfé passa en Piémont, & y vécut quelques années dans la retraite. Là, son imagination repêchait en souvenir Diane, & les sentiments qu'elle lui avait jadis inspirés ; elle évoqua, dans ses rêves, tantôt les beaux seigneurs & les belles dames qu'il avait connus à la cour, tantôt les aspects de sa province natale, parés de ce charme attendrissant que prête l'absence aux lieux qu'on a aimés : & de l'association de tous ces fantômes visiteurs de sa solitude, il composa ce fameux roman d'*Astrée*, qui, pendant un demi-siècle, fut la lecture et la passion de toute l'Europe.

Le genre, en lui-même, n'était pas entièrement original. L'Espagne, l'Italie, l'Angleterre même avaient produit, en prose & en vers, des pastorales renommées, mais sans obtenir pour elles le grand retentissement qui fut le partage de l'*Astrée*.

Autre temps, autre goût. Vers le milieu du dix-septième siècle, on eût difficilement rencontré dans le monde des honnêtes gens, comme on disait alors, c'est-à-dire des gens de bonne éducation, quelqu'un qui ne fût pas du roman d'Honoré d'Urfé son catéchisme littéraire ; aujourd'hui, on chercherait longtemps avant de rencontrer quelqu'un qui en connût le tiers. Si l'on fût venu dire à tous ses admirateurs de jadis qu'un jour arriverait où l'*Astrée* n'aurait pas un lecteur, auraient-ils voulu le croire ?

Un auteur charmant, qui fut aussi un grand saint, écrivait en même temps qu'Honoré d'Urfé. Je ne veux pas établir ici, entre leurs œuvres, une comparaison profane et ridicule ; mais on sait tout le charme poétique que la plume de saint François de Sales a répandu dans ses écrits de haute philosophie chrétienne. Deux siècles & demi ont coulé sur l'un et sur l'autre : l'*Astrée*, passée à l'état de rareté bibliographique, ne se trouve plus que dans les bibliothèques publiques les mieux fournies, ou dans celles de quelques curieux érudits ; il n'est aucune bibliothèque choisie, non-seulement parmi les âmes pieuses, mais parmi les simples gens de goût, où ne figure avec honneur l'*Introduction à la Vie dévote*, de l'aimable et saint évêque de Genève. Tel est le sort différent réservé aux productions qu'enfante la seule imagination, & à celles qui jaillissent de cette source bien autrement vivifiante, — le cœur.

Cependant soyons justes envers *Astrée*, les ves-

tiges de sa grande popularité subsistent encore, même de nos jours. Ce n'est pas seulement l'épithète de *Céladon* qui en fait foi ; l'influence exercée par la célèbre pastorale sur le monde littéraire, comme sur le monde poli de son temps, est sensible dans plus d'une œuvre importante que la jeunesse du grand siècle nous a léguée. Les comédies de Corneille, & jusqu'à certaines dissertations sentimentales dont ses plus belles tragédies ne sont pas exemptes, en offrent la preuve. Dans la *Suite du Menteur*, l'*Astrée* est même citée en toutes lettres par Lyse, la vive soubrette, conversant avec sa maîtresse. « Quoi ! tu lis des romans ? » lui dit celle-ci.

Je puis bien lire *Astrée* ;  
Je suis de son village, & j'ai de bons garants  
Qu'elle & son Céladon étaient de nos parents.  
.....  
Aurais-je tant d'esprit si cela n'était point ?

Quelques années après, en pleine Fronde, le cardinal de Retz, dans ses mémoires, nous montre encore *Astrée* se mêlant aux épisodes de la guerre civile. Les troupes royales cernent Paris ; au retour d'une escarmouche contre elles, Noirmoutiers, l'un des généraux frondeurs, vient descendre, tout encuirassé, à l'Hôtel-de-Ville, où madame de Longueville tenait sa cour, entourée de dames & de brillants cavaliers. Ces écharpes, ces panaches, ces armes, ces violons dans la salle, les trompettes sur la place frappent l'imagination du survenant. Il s'approche du Coadjuteur :

..... « Noirmoutiers, qui était grand amateur » de l'*Astrée*, me dit : Je m'imagine que nous » sommes assiégés dans Marcilly. Vous avez raison, » lui répondis-je, madame de Longueville est aussi » belle que Galatée ; mais Maroillac (car monsieur » de La Rochefoucault le père n'était pas encore » mort) n'est pas si honnête homme que Linda- » mor. »

Nous connaissons Galatée & Lindamor ; Marcilly était la capitale du pays. Mais la citation à des suites graves. Retz continue :

« Je m'aperçus, en me retournant, que le petit » Courtin, qui était dans une croisée, pouvait m'a- » voir entendu, c'est ce que je n'ai jamais su au » vrai ; mais je n'ai jamais pu deviner d'autre cause » de la première haine que monsieur de La Ro- » chefoucault a eue pour moi. »

Voyez quelle est ici la responsabilité de la belle *Astrée* ! Comme elle avait failli jadis causer la mort de Céladon, elle faillit aussi causer celle de M. le Coadjuteur, que le duc de La Rochefoucault tenta, un peu plus tard, d'écraser dans l'entre-bâillement d'une porte, à l'entrée de la Grand-Chambre du Parlement. Et cela, parce qu'on le trouvait moins honnête homme que Lindamor !

Si *Astrée* est fille de l'Espagne & de l'Italie, elle est, en France, la mère de tous les bergers à rubans couleur de rose qui ont envahi si longtemps le théâtre, la littérature & les arts. Peut-être ne se rendaient-ils pas très-bien compte de leur descen-



dance, mais les bergers de Watteau sont encore de sa famille, aussi bien que ceux de Marmontel & de Florian.

Certes, quelque jugement qu'on en porte, ce ne sont pas des œuvres ordinaires, celles qui laissent après elles de si longues traces de leur existence. Ce qui, dans le roman d'Honoré d'Urfé, répondait à la tournure d'esprit de ses contemporains est mort avec eux; les lettres, les morceaux rimés, épîtres, élégies, madrigaux, intercalés en foule dans la narration & qui les enchantaient, ont suivi la destinée des Vertugadins & des Collets-montés; mais ce serait une erreur de croire qu'ils sont, aujourd'hui même, dépouillés de tout mérite. Il en est un, entre autres, qui vaut la peine d'être rappelé: on y sent par moments la main d'un homme qui aimait la nature, qui l'avait contemplée de ses yeux, & en rendait les effets avec un sentiment vrai, avec un pittoresque d'expression dont le fragment, cité plus haut, si plein de fraîcheur & de coloris, peut donner une idée. Ce mérite a n'acquiescé à de plus grands génies qu'Honoré d'Urfé, dans la période littéraire qui a suivi la sienne, & où les regards trop éblouis peut-être, par les rayons du Royal Soleil, ne connaissaient plus d'autres paysages que le Parc de Versailles.

Gardez-vous d'ailleurs de penser que l'Astrée ne fût, dans l'idée de son auteur, qu'un futile roman. Le bucolique écrivain ne s'est pas borné à peindre des mœurs & des passions de fantaisie; il en fait souvent un voile allégorique jeté sur la société réelle. Parfois il aborde les questions de philosophie religieuse; dans d'autres passages, il semble avoir une certaine connaissance de nos antiquités nationales. Ce qu'il en rappelle, joint aux noms d'Alaric, de Gondebaud, de Mérovée, mêlés à la narration, donne presque à l'Astrée un petit air de prétention au roman historique. On peut sourire, mais en y regardant bien, on ne s'étonnera plus que l'histoire des bergers du Lignon, prise au sérieux par le public comme par son inventeur, ait jadis joué le rôle d'une des ces œuvres de premier ordre qui sortent de la route commune, & qui font école.

« Je prendrai toujours pour mes uniques modèles l'immortel Héliodore & le grand Urfé. »

Telle est la déclaration enthousiaste que fait à son lecteur l'emphatique Georges Scudéry, dans l'une de ses préfaces.

Ce n'est pas précisément un bonheur pour messire Honoré d'Urfé, & pour l'évêque de Tricca, Héliodore, auteur de l'un de ces petits romans grecs dont il a été précédemment parlé, de recevoir un brevet de grandeur & d'immortalité des mains du Zoïle de Corneille, mais l'un & l'autre peuvent en appeler à des juges plus éclairés.

Le style de l'Astrée n'a pas autant vieilli qu'on pourrait l'imaginer; sans être partout aussi heureusement coloré qu'on l'a vu, il a généralement ce caractère que les rhéteurs appellent *tempéré*, & se ressent du travail d'épuration dont

la langue française, dans la prose comme dans les vers, commençait à recueillir les fruits. Cependant on y trouve encore, de temps en temps, des tours & des expressions aujourd'hui assez étranges; comme dans cette phrase, où Astrée, pleurant la mort de Céladon, nous est représentée:

« ... interrompant son estomach d'infinis sanglots le respirer de sa vie, & d'impitoyables mains outrageant ses belles mains mêmes. »

Ce galimatias tient beaucoup du goût dit *Marin*, passé d'Italie à la cour de Marie de Médicis. Quant au mot d'estomach, qui produit ici un si singulier effet, il était alors admis dans le discours noble, au lieu de celui de poitrine, en usage aujourd'hui. Plus tard, on le retrouve encore employé dans ce sens par Corneille, dans son premier chef-d'œuvre. Rodrigue, déterminé à ne pas défendre sa vie contre Don Sanche, dit:

« Je vais lui présenter mon estomac ouvert. »

N'en rions pas, car il n'y a que la sottise & l'ignorance qui jugent toutes choses au point de vue exclusif du temps présent.

Honoré d'Urfé revint finir ses jours sur les bords de ce beau Lignon, qu'il nous a si agréablement peint: *vagabond en son cours aussi bien que douteux en sa source*. C'est là qu'il mourut l'an 1625. Les trois premières parties du roman étaient publiées; la quatrième était écrite, elle allait, à son tour, paraître; mais la mort ne lui permit pas de présider à son impression. Il dut quitter la vie avec l'amertume, si grande pour un auteur, d'abandonner son œuvre inachevée; comme un père dont les derniers regards se tournent avec angoisse sur l'enfant qu'il laisse orphelin, au moment de lui ouvrir l'entrée du monde, & d'y guider ses premiers pas.

Astrée cependant ne demeura pas dénuée de tout protecteur. Elle en trouva un fidèle & dévoué dans la personne de Baro, le secrétaire & l'ami, peut-être aussi le collaborateur obscur d'Honoré d'Urfé, qui, par une sorte de legs d'Eudamidas, lui confia les destinées de cette fille unique & chérie. Baro s'acquitta pieusement de sa mission. Il avait entre les mains les matériaux des deux dernières parties; tout au moins en connaissait-il le plan? & grâce à lui, le public qui suivait avidement le fil de la volumineuse histoire, put le dévider jusqu'au bout.

Le nom de Scudéry vient de tomber tout à l'heure sous ma plume; il nous rappelle une autre célébrité littéraire que le personnage dont nous avons cité les paroles admiratives, & entre toutes, les œuvres écloses sous l'inspiration de l'Astrée, celles qui obtinrent le succès le plus éclatant. N'en déplaise à Boileau, & même à Molière, le grand *Cyrus* vaut la peine qu'on fasse connaissance avec lui, & pour peu que la chose vous agrée, je me ferai, croyez-le bien, un plaisir de vous le présenter.

APHÉLIE URBAIN.



## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### VIE DE LA MÈRE MARIE-THERÈSE

PAR M. L'ABBÉ D'HULST (1).

L'œuvre de l'adoration & de la réparation envers le Saint-Sacrement est répandue dans presque toute la France, mais peu de personnes connaissent son origine. Elle est née en des jours semblables aux nôtres, où il y avait beaucoup à expier; jours de scandales, d'impiété, de blasphèmes; elle est née en juin 1848, au milieu des luttes civiles & des batailles de la rue. L'ardent désir de réparer tant d'outrages envers la Majesté divine l'a fait naître, & cette pensée, tombée dans un seul cœur, a fructifié, semblable à ce grain de sénévé qui devient un arbre où se réfugient les oiseaux du ciel. L'arbre a grandi, & les voix célestes, abritées dans ses rameaux, chantent les louanges du Seigneur.

La personne qui, en cette circonstance, a servi d'instrument à la volonté divine était une femme artiste, pleine de zèle & de piété, d'une charité touchante envers les pauvres & d'un grand dévouement envers sa famille. Elle était arrivée à l'âge de quarante ans sans avoir pensé à la vie religieuse: elle devint fondatrice & religieuse presque sans le savoir. Pénétérée de dévotion envers le Saint Sacrement, mademoiselle Dubouché eut la pensée de réunir quelques personnes au pied du Tabernacle & de les exciter à réparer, par leurs adorations, les meurtres & les violences de la rue; il sembla que la mort de monseigneur Affre, tué sur les barricades, vint consacrer cette pensée que, vivant, il avait approuvée. L'assemblée pieuse devint une communauté, l'acte d'adoration & de réparation, qu'on avait cru passager, se perpétua d'un jour à un autre jour, d'une nuit à une autre nuit. Mademoiselle Dubouché devint la mère

Marie-Thérèse, & avant sa mort elle eut la joie, & disons aussi l'étonnement de voir son institut approuvé par l'Église & trois maisons établies, à Paris, à Lyon, à Châlons. Le rêve que lui avait inspiré son amour pour l'Eucharistie était réalisé, & les prières de Quarante Heures étaient devenues une prière perpétuelle.

C'est l'histoire de la fondatrice & de la fondation que monsieur l'abbé d'Hulst nous raconte de la manière la plus intéressante. En voyant l'œuvre, il s'est demandé quelle en avait été la source, & il a étudié la vie de cette personne, si obscure & si humble, qui avait dérobé aux regards humains des trésors de grâce & de lumière. Il l'a montrée, cherchant le bien & le beau dès sa jeunesse, & le trouvant dans la religion; appliquant dans sa vie, autant qu'elle le peut, les maximes de l'Évangile; tournant vers Dieu & vers son devoir les aspirations de l'âme la plus ardente; conduite par Dieu même & en quelque sorte, malgré elle, vers ce but: la fondation d'un ordre nouveau dans l'Église; luttant contre la pauvreté, les obstacles, les souffrances du corps & de l'esprit, & arrivant à la fin de sa carrière, pleine de mérites, si ce n'est pleine de jours.

Cette vie passée à côté de nous, de notre temps, parmi les événements qui nous préoccupèrent & les personnages que nous avons connus, intéresse & édifie plus que la vie d'une sainte canonisée des temps passés. De si grandes vertus, placées dans le milieu même où nous vivons, sont une prédication éloquent; sous les traits de Théodelinde Dubouché, la vertu ne nous apparaît pas retirée au désert ou derrière les grilles d'un monastère: elle a vécu à Paris, elle y a exercé sa vive charité envers ces pauvres & ces enfants que nous voyons chaque jour; elle a entendu les conversations de notre temps, elle a suivi nos usages, & c'est dans son atelier de peintre, auprès de sa mère malade, dans ces mansardes d'indigents, que sa foi s'est gardée si vive, que sa charité envers Dieu est devenue si grande & qu'une vraie vocation d'amour & de sacrifice s'est emparée d'elle. Il est donc possible & même facile de faire son salut dans ce même milieu où cette âme est parvenue à la plus haute perfection.

(1) Chez Poussielgue, 27, rue Cassette. Paris, un volume in-8°.



La vie de la mère Marie-Thérèse plaira aux personnes pieuses; elles y verront l'histoire d'une belle âme & d'un grand cœur; elles y suivront la marche de cette Providence surnaturelle qui choisit, façonne & dirige à son gré les instruments de ses mystérieux desseins; elles accompagneront, à travers ses épreuves & ses angoisses, l'âme généreuse de Marie-Thérèse, & il se dégagera de ces pages la plus douce & la plus puissante révélation qui puisse manifester Dieu au cœur fidèle, — la révélation de l'amour.

M. B.

## LA PETITE CONCIERGE

PAR MADEMOISELLE MONNIOT

Nous aimons beaucoup à recommander des ouvrages populaires, des ouvrages écrits pour *ces pauvres gens*, comme les nommait toujours monsieur Cochin, pour ce pauvre peuple, abusé, trompé, égaré par les perfides flagorneurs qui lui enlèvent croyances, principes, fierté, honneur, afin de s'en faire un échelon plus abject et plus soumis pour monter au pouvoir. Pauvre peuple de France! quel mal lui ont fait les livres et les journaux inspirés par l'esprit de mensonge! & que l'on doit bénir les plumes bienfaisantes & pures qui cherchent à établir dans les cœurs le règne de la vérité! Mademoiselle Monniot, qui a écrit pour la jeunesse de si excellents & suaves volumes, vient de donner aux jeunes filles du peuple un bien bon livre, destiné à les éclairer sur leurs devoirs & à les prémunir contre les dangers dont elles se voient environnées.

Anne, la *petite concierge*, est deux fois en péril par son extrême pauvreté & par les vices de son père, piètre libre-penseur, nourri de sots & hideux préjugés contre la religion, & prêt à livrer l'âme de sa fille, fût-ce à l'iman d'une mosquée, pour une pièce de cent sous. Quelques bons amis chrétiens veillent sur la pauvre enfant; leurs sages enseignements éclairent sa foi; leurs encouragements la stimulent au travail; leur zèle lui fait éviter les pièges tendus autour d'elle, & peu à peu, elle parvient, non sans peine, ni sans longueur de temps, à dérober son père aux mauvaises habitudes & à le tirer, par suite, de sa misère; le travail, la piété, l'honnêteté lui ouvrent une voie douce & tranquille.

Rien de forcé dans ce récit; tout y est simple, réel, pris dans la vie de chaque jour; les pauvres y reconnaîtront les peines, les tentations & les défauts contre lesquels il leur faut lutter; les riches y verront le bien qu'ils peuvent faire, rien que par un soin attentif sur ceux qui les entourent. Les domestiques y trouveraient d'excellentes leçons sur les devoirs spéciaux de leur état; enfin, ce livre est bon à lire, bon à répandre, & nous pensons qu'il opérera tout le bien qui est dans le cœur de son auteur.

Dans une note qui fait partie du livre, le digne auteur recommande un autre de ses ouvrages, *Coralie Delmont*, dont le produit est consacré à une œuvre de charité bien touchante, celle des jeunes Incurables.

Nous appelons bien volontiers, sur ce volume aussi & sur la bonne œuvre, l'attention de nos jeunes lectrices. (1)

(1) Les deux ouvrages chez Régis Ruffet, rue Saint-Sulpice, 38, Paris. Prix de la *Petite Concierge*, 3 francs; de *Coralie Delmont* (3<sup>e</sup> édition), 2 fr. 50.





## LES SAINTES DE FRANCE

---

SAINTE REINE, Vierge et Martyre. — SAINTE MAURE. — SAINTE DELPHINE.

7 Septembre.

26 Septembre.

27 Septembre.

---

Nous avons déjà parlé, dans ce journal, de l'illustre vierge gauloise, Reine, qui fut martyrisée à Alise; nous emprunterons au Martyrologe romain les courtes & énergiques paroles, qu'à la date du 7 septembre, il consacre à cette vierge courageuse: « Dans le diocèse d'Autun, sainte Reine, vierge, qui, sous le proconsul Olybrius, éprouva les rigueurs de la prison, du chevalet & des lampes ardentes; ayant été ensuite condamnée à être décapitée, elle alla rejoindre son divin Époux. »

Sainte Maure ne parvint pas à la gloire éternelle par ces combats héroïques, ce mépris des tourments qui ont fait triompher Reine; elle vécut humble & cachée, demandant à Dieu, par beaucoup de prières & de larmes, la conversion de son père, & consacrant toutes ses heures à la charité & au travail. Quoiqu'elle vécût à une époque éloignée de la nôtre, cette sainte jeune fille pourrait servir d'exemple & de modèle à celles qui, rejetant les autres biens de la vie, se consacrent à leurs parents & aux bonnes œuvres. Maure mourut âgée de vingt-trois ans à peine, le 21 septembre 850: elle est spécialement honorée à Troyes.

Femme d'un saint, Delphine se sanctifia à son exemple. Elle avait épousé Elzéar, comte de

Sabran; elle-même était issue de l'ancienne maison de Glandevès; tous deux, semblables à saint Louis & à Marguerite de Provence, vivaient au milieu des grandeurs, dans un grand détachement & une perfection singulière; Delphine entraînait dans toutes les vues de son mari pour sa propre sanctification, pour celle de leurs serviteurs & pour les œuvres de charité qu'il avait établies autour de lui & auxquelles il consacrait ses biens & son temps.

« Comment, disait-il souvent, pourrions-nous demander à Jésus-Christ son royaume si nous refusons aux pauvres un morceau de pain? »

Les aumônes des deux époux étaient extraordinaires; extraordinaires aussi leurs austérités & leurs actes de pénitence.

Elzéar mourut à l'âge de trente-huit ans, en 1323, & quarante-sept ans après, il fut canonisé par Grégoire XI. Delphine n'avait pas encore quitté ce monde: elle vit son mari honoré par les fideles; elle le rejoignit la même année, & ses reliques furent réunies à celles de son saint époux. Ils sont spécialement honorés en Provence.

L'Auvergne honore aussi, le 15 septembre, une sainte femme, Eutrope, qui passa sa vie dans les bonnes œuvres.





## LA FOURBERIE

(FIN.)

Tu ne vas pas en mesure, dit-elle ; & alors, frappant fort des mains & des pieds, elle se mit à compter les temps, une, deux : viens à la musique ; une, deux, trois, robe noire ; une, deux, bien chaussée ; puis elle acheva son morceau, sous les yeux des deux Cerbères, qui n'y virent que du feu.

Tony revint triomphante, raconta comment elle avait transmis le mot d'ordre à la prisonnière, & reçut les remerciements d'Alfred, qui était très-impatient de voir la belle persécutée pour laquelle il venait de faire cent lieues.

A mesure que le moment approchait, la comtesse de Flers perdait sa gaieté & son entrain ; elle s'identifiait si étroitement & si tendrement avec son amie qu'elle se sentait vivement émue & tremblait que l'entrevue n'eût pas un heureux résultat. « Oh ! mon Dieu, se disait-elle, si monsieur du Tertre allait ne pas trouver Germaine à son gré ! » Cette pensée terrifiait Tony !

Enfin l'heure décisive arriva ; on se rendit à la promenade ; Tony marchait calme & recueillie, comme si le pavé de Tours eût été le parvis de la cathédrale ; elle priait, de tout son cœur, Dieu de protéger son œuvre, de donner à Germaine un bonheur égal à celui qu'il lui avait accordé ; & la marquise & moi nous la suivions en silence, pensant aussi que le sort d'une enfant aimée allait se décider.

Nous devons nous asseoir toutes trois, seules d'abord, pour ne pas effaroucher mademoiselle Madeleine & obtenir qu'elle permit à sa mère & à sa sœur de se réunir à nous. Monsieur de Guéblan devait venir ensuite en reconnaissance, le cigare à la bouche, passer sans s'arrêter, & aller prévenir Maurice & Alfred, pour les faire arriver lestement, par derrière, afin de surprendre l'ennemi & de l'empêcher de battre en retraite.

Germaine était jolie plus qu'à l'ordinaire, & en la voyant, Tony reprit bien vite sa confiance & sa sérénité. Germaine avait suivi les rapides conseils de son amie ; elle portait une robe de grenadine noire qui faisait ressortir son teint & ses cheveux blonds ; des roses sauvages, posées sur un chapeau de forme bergère, lui donnaient un petit air Watteau tout à fait réussi.

Tony attendait son père, avec impatience ; ses yeux ne quittaient pas l'avenue. Tout à coup la

musique entama son premier morceau : Tony resta une seconde immobile, puis sa figure eut une expression de joie, & se penchant vers moi, elle me dit : On joue *les Noces de Jeannette* ; c'est un heureux pronostic ! le mariage se fera.

Je me mis à rire, & Tony, reconnaissant que son pronostic pouvait n'être pas pris au sérieux, en fit autant. Mademoiselle Madeleine, toujours gourmée, jeta un regard scandalisé sur deux femmes qui se respectaient assez peu pour rire sur une promenade publique.

Au même instant, j'aperçus monsieur de Guéblan.

« Voilà mon père, dit Tony ; mais il ne nous voit pas. »

Effectivement le marquis passa impassible, sans jeter un regard de notre côté.

Germaine commençait à ne rien comprendre à nos manœuvres, lorsque la voix de Maurice se fit entendre derrière elle.

« Je crois, disait le comte de Flers, que j'aperçois ma femme. »

Le traître faisait semblant de n'en être pas sûr.

Germaine enveloppa d'un rapide regard l'étranger : puis ses beaux yeux se détournèrent, & elle devint plus rouge que les cerises qui ornaient le chapeau de mademoiselle Madeleine.

La comtesse de Flers examinait Alfred du Tertre, & son âme entière passa dans cet examen ; elle voulait surprendre ses impressions, lire ses plus secrètes pensées, & elle y réussit : car bientôt un sourire de joie & de triomphe passa sur son visage ; elle avait compris que monsieur du Tertre trouvait Germaine charmante.

Et elle était charmante en effet, la pauvre enfant opprimée qui végétait au lieu de vivre, & qui avait soif d'air, de mouvement & de liberté. Sous sa résignation forcée, on sentait bouillonner les joyeuses aspirations de la jeunesse ; son doux & caressant regard promettait à qui l'aimerait qu'elle saurait aimer aussi ; & ses yeux se tournaient vers Tony, avec la plus touchante & la plus fervente reconnaissance.

Au bout d'un instant, & comme pour réparer un oubli, madame de Guéblan présenta monsieur du Tertre à madame de Sommerville, qui fit un



salut guindé, en détournant la tête, mouvement qu'elle avait appris de sa fille aînée.

Bientôt après, sur un signe de mademoiselle Madeleine, elle se leva. Madame de Guéblan lui demanda si elle voulait venir prendre le thé chez elle; mais, au moment où l'invitation allait être acceptée, mademoiselle Madeleine, prenant la parole, dit de son ton bref & précipité :

« Cela ne se peut pas : il faut que nous nous levions de bonne heure demain »

Maurice riait derrière la laide personne, & se hasarda à lui dire qu'il irait jouer du cor sous ses fenêtres, à l'heure où elle voudrait être réveillée.

Germaine laissa passer un soupir sur ses lèvres & elle serra nos mains, avec un mouvement nerveux qui contenait les regrets qu'elle n'osait pas exprimer.

A peine fut-elle partie que la marquise, Tony & moi, nous nous écriâmes en chœur :

« Comment la trouvez-vous ? »

— Ravissante ! » répondit monsieur Alfred avec un accent qui ne laissait aucun doute sur la vivacité des ses impressions.

Madame de Guéblan répondit :

« Malheureusement nous ne la tenons pas encore.

— Il s'agit, en effet, de faire la conquête de la mère & de la sœur, dit Alfred ; mais nous la ferons.

— Ce ne sera pas si facile que vous croyez.

— Je crois que je réussirai à leur plaire.

— Ma foi, mon cher, fit en riant Maurice, il est probable que personne, avant vous, n'a essayé de plaire à mademoiselle Madeleine.

— Elle n'est pas jolie, c'est vrai, mais elle a l'air d'une bonne personne ; & madame de Sommersville m'a paru charmante. »

Alfred du Tertre était doué d'un caractère heureux ; il voyait toutes choses suivant ses desirs. D'une nature douce & d'un esprit conciliant, il rencontrait toujours de la bienveillance sur son chemin ; & si, par hasard, il eût rencontré autre chose, il aurait fermé les yeux & passé à côté des gens hostiles, en prenant leur mauvais vouloir pour un malentendu.

La confiance se communique toujours : celle d'Alfred ranima notre courage, abattu d'abord par l'aspect glacial & revêche des deux femmes, qui tenaient dans leurs mains le sort de la pauvre Germaine.

Pour ma part, je regrettais bien un peu de m'être fourrée dans cette affaire, mais je revoyais, dans mon souvenir le doux regard de la chère enfant, ce regard rayonnant de joie, à travers les larmes qu'elle retenait sous ses longues paupières, & je me disais alors que, pour rendre Germaine heureuse, je supporterais de bon cœur quelques désagréments.

Les jours se succédèrent, & l'admiration d'Alfred grandit à mesure qu'il connut mieux notre petite

amie ; il put la voir, durant toute une soirée, chez la marquise ; il la rencontra une fois encore sur la promenade, & enfin à l'église. Au bout d'une semaine, je reçus une lettre de madame du Tertre, qui me chargeait de demander officiellement, pour son fils, la main de mademoiselle Germaine de Sommersville.

J'aurais autant aimé être chargée d'offrir une écuelle de lait à un chien enragé ! Je prévoyais, à la manière dont madame de Sommersville regardait Alfred du Tertre, qu'il n'avait pas le bonheur de lui plaire ; & d'ailleurs je ne me trouvais pas en position de me mêler de ses affaires ; j'eus donc la lâcheté de me récuser, & de passer à madame de Guéblan mes pouvoirs d'ambassadrice.

Elle consentit à se charger de cette mission difficile, tout en disant qu'elle n'irait pas seule chez madame de Sommersville.

« Elle a deux cousins dit-elle, qui font partie du conseil de famille & qui semblent tous deux aimer beaucoup Germaine ; je prierai l'un ou l'autre de venir avec moi, & ils appuieront ma demande. Ils sont gens d'esprit & de grand sens : madame de Sommersville les estime fort, & si les paroles me manquent, pour défendre la cause de monsieur du Tertre, ils m'aideront »

La marquise alla successivement trouver les deux cousins, qui répondirent à sa prière par un refus formel. L'un d'eux donna pour prétexte que sa femme avait été repoussée en pareille circonstance, & l'autre répondit qu'il savait, d'une manière certaine, qu'on ne voulait pas marier Germaine.

Voilà donc la marquise réduite à ses propres forces, & très-émue en songeant à ce qu'elle avait à faire. Alfred, rayonnant de joie & d'espérance, conduisit sa protectrice jusqu'à la porte de l'hôtel Sommersville, en la remerciant chaleureusement de l'assaut périlleux qu'elle allait tenter pour lui ; puis il revint attendre entre le marquis, Maurice, Tony & moi, le retour de madame de Guéblan.

Elle revint une heure après : elle était très-pâle ; ses lèvres tremblaient, & elle s'assit sans prononcer une parole.

« Vous avez échoué, dit le marquis.

— On a refusé ! s'écria Tony.

— J'ai échoué complètement, répondit madame de Guéblan, & de plus, j'ai été traitée par mon amie d'enfance comme on n'oserait pas, quand on se respecte soi-même, traiter sa plus mortelle ennemie.

— C'est le premier moment d'étonnement & de contrariété, dit Alfred, mais cela passera.

— J'aurais préféré, reprit la marquise, que cela passât d'une autre manière.

— Mais enfin que t'a dit madame de Sommersville ? demanda Tony.

— Je vais vous raconter toute la scène telle qu'elle s'est passée ; seulement, laissez-moi respirer une minute, répondit la pauvre femme, car je me sens vraiment malade. »



Elle appuya son front sur sa main, resta quelques instants silencieuse & reprit :

« En arrivant chez madame de Sommerville, j'ai commencé par lui dire que j'étais chargée d'une mission & que la lettre que je lui apportais lui ferait mieux connaître les choses que tout ce que je pourrais lui dire. Après ce petit préambule, je lui remis la lettre de madame du Tertre. A mesure qu'elle la parcourait d'un regard irrité, son beau visage, ordinairement si calme, prenait une expression de sombre colère; ses mains tremblaient, & je voyais, avec terreur, venir l'orage qui allait éclater, sans cependant me douter qu'il pourrait être ce qu'il a été.

» Quand la lecture fut terminée, madame de Sommerville s'écria, *en me montrant le poing*, geste qu'on ne m'avait jamais adressé :

« — Je ne vous ai pas chargée de marier Germaine.

« — Je ne la marie pas non plus, répondis-je, vous seule pouvez la marier; je vous propose un parti très-convenable, très-avantageux même, voilà tout.

« — Vous avez fait venir *ce du Tertre* exprès pour lui montrer Germaine. »

» Et en disant cela, le poing levé s'agitait d'une manière de plus en plus menaçante.

« Il est vrai, dis-je que j'ai engagé monsieur du Tertre à venir chez moi dans l'espérance que Germaine lui plairait, & qu'il la demanderait en mariage. »

» Le poing frappa violemment une petite table à ouvrage qui se trouvait à sa portée.

« Germaine n'a pas besoin de se marier; elle est bien où elle est, & elle y restera; d'ailleurs, si je la mariais, cela ne serait pas à *un du Tertre*.

« — Vous êtes, repris-je, parfaitement libre de disposer du sort de votre fille mineure, puisque votre conscience ne vous reproche pas la responsabilité que vous prenez; mais voici la seconde fois que vous attaquez la personnalité de monsieur du Tertre, &, comme je représente ici sa mère, je vous prie de formuler d'une manière précise les motifs de votre mépris. La famille du Tertre est honorable & honorée dans sa province; monsieur Alfred du Tertre est aimé & estimé de ceux qui le connaissent; son attitude & ses habitudes sont celles d'un homme comme il faut; il est plus riche que votre fille, &, en tous points, il paraîtra à tous les gens impartiaux un gendre désirable. »

» Madame de Sommerville resta interdite un instant, balbutiant des mots indistincts; elle savait, disait-elle, des choses qui ne lui convenaient pas.

» J'insistai pour les connaître, ajoutant que je ne laisserais pas mon jeune ami sous le coup des calomnies dont il avait été sans doute l'objet.

» Alors madame de Sommerville, mise ce qui s'appelle au pied du mur, exposa avec une fiévreuse animosité trois ou quatre griefs contre

monsieur Alfred : d'abord, il habite une ville où les jeunes gens jouent & se ruinent; ensuite il a un beau-frère que madame de Sommerville a rencontré, il y a cinq ou six ans, je ne sais où, & qui lui est odieux; il a aussi une tante, dont elle a entendu parler, & qui est une dévote sous la coupe de laquelle elle ne veut pas mettre sa fille; enfin elle trouve monsieur Alfred du Tertre infiniment trop élégant, & elle sait qu'il monte à cheval, ce qui, à ses yeux, est un vice impardonnable.

» Je lui ai répondu que si effectivement on jouait à Amiens, ce que j'ignore, il était très-rassurant de savoir que monsieur du Tertre avait gardé sa fortune intacte au milieu de l'entraînement général; que le beau-frère, dont elle redoutait l'alliance, était un des hommes les plus considérés de son pays, & avait, dans l'armée, la réputation d'un officier distingué; que la tante était, à la vérité, une dévote, mais dans l'acception la plus édifiante du mot, & que, sévère pour elle-même, elle était remplie d'indulgence pour tous. Pour terminer mon plaidoyer, j'ai ajouté que je n'avais rien à dire au sujet du dernier grief, & que j'avouais franchement que monsieur du Tertre était élégant & montait à cheval.

» Rien n'a pu calmer l'irritation de madame de Sommerville; elle se nourrissait de sa propre indignation, & bondissait de colère à la pensée de marier Germaine.

« Pauvre Germaine! dit Tony, comment la tirer de là?

— Je n'en sais rien, répondit la marquise; j'ai inutilement essayé tous les raisonnements; j'ai supplié madame de Sommerville de réfléchir à la proposition que je lui transmettais; je lui ai fait observer qu'il faudrait toujours finir par marier Germaine, & qu'elle ne retrouverait peut-être pas les chances de bonheur & de sécurité qu'elle repoussait. Rien n'a pu la toucher.

— Germaine a eu tort, dit Tony, de nous empêcher de parler d'abord à Madeleine.

— Comment, reprit Alfred, vous vouliez donc faire la demande à mademoiselle de Sommerville?

— Je ne voulais pas lui adresser la demande officielle, répondit madame de Guéblan, mais je voulais lui confier notre désir de faire faire à Germaine un bon mariage, & la prier d'user de son influence sur sa mère pour obtenir son consentement; nous avons la certitude qu'elle a déjà désiré marier sa sœur, & je crois qu'elle nous aurait accordé son concours si nous le lui avions demandé; mais Germaine nous a priées de ne rien dire à Madeleine, &, voyant que j'insistais, elle s'est écriée en pleurant :

« Je connais bien ma sœur; elle fera manquer mon mariage. »

— Ce qui est fâcheux là-dedans, dit le marquis, c'est que ce soit vous, ma chère Thérèse, qui ayez porté la parole, parce que madame de Sommerville



vous a prise en grippe, vous le savez; il suffisait que la chose fût proposée par vous pour être mal accueillie.

— C'est parce que j'en avais le pressentiment que je voulais l'appui des deux parents de Germaine; mais ils ont refusé de se mêler en quoi que ce soit du mariage de cette enfant, pour laquelle ils disent, cependant, avoir beaucoup d'affection.

— Il y a deux sortes d'affection dit Maurice : l'affection active & l'affection passive.

— Probablement, reprit Alfred, ces messieurs pensaient que leur concours ne pouvait être d'aucune utilité, & que l'affaire s'arrangerait sans eux.

— Mais malheureusement elle ne s'est pas arrangée du tout, dit la marquise, qui n'avait pas douce souvenance du poing menaçant de madame de Sommerville.

— Elle s'arrangera peut-être plus tard, » dit encore Alfred, que ses pressentiments portaient vers l'espérance.

Au moment où chacun se regardait tristement sans partager la confiance d'Alfred, on vit entrer un vénérable prêtre, ami de la famille & fort lié aussi avec madame de Sommerville.

La marquise, qui avait grande estime pour son jugement, s'empressa de lui raconter ce qui s'était passé.

« C'est bien, dit-il après avoir écouté attentivement tout ce récit; j'irai demain matin à l'hôtel de Sommerville, & je ferai de mon mieux pour vous venir en aide. Je parlerai d'abord à Madeleine, & je lui ferai comprendre que ce serait une grande & impardonnable faute de s'opposer au mariage de sa jeune sœur.

— Oh! reprit madame de Guéblan, je suis certaine que Madeleine ne fera aucune opposition; nous avons tous vu, il y a quelques mois, qu'elle désirait, au contraire, marier Germaine; loin de redouter son influence, je compte sur elle pour ramener sa mère à des idées raisonnables. »

La journée se passa fort tristement à la villa Guéblan : la marquise, qui avait été bouleversée par la scène du matin, restait sous une influence pénible; le marquis était mécontent que sa femme eût été exposée à la brutale humeur de madame de Sommerville; Tony éprouvait une mortelle inquiétude de voir échouer nos projets; quant à moi, je n'aurais rien de bon de tout cela; je pensais que, l'affaire échouant, la vie de Germaine serait plus triste que jamais, & que les mesures de surveillance établies autour d'elle deviendraient encore plus sévères.

Alfred seul, ne doutant pas du succès, disait :

« Le bon abbé va arranger tout cela. »

Le lendemain, le bon abbé vint à l'heure qu'il avait fixée; sa figure n'était pas précisément celle d'un ambassadeur qui a réussi dans sa mission.

« Eh bien? lui cria-t-on de tous les côtés.

— Eh bien, je n'ai rien obtenu.

— Que s'est-il passé? »

L'abbé sortit lentement sa tabatière de sa poche, prit plus lentement encore une pincée de poudre entre les deux doigts, & l'aspiralongement, pour gagner du temps & retarder son récit. Enfin, après avoir secoué un à un les grains de tabac tombés sur son rabat & sur sa soutane, il fallut bien répondre.

« J'ai vu d'abord Madeleine, dit-il, & je l'ai trouvée bien disposée en faveur du mariage de sa sœur; elle m'a répondu avec infiniment de bon sens :

« Je n'ai pas envie de me marier, mais ce n'est pas une raison pour que Germaine ne se marie pas, & je désire sincèrement que ma sœur fasse un bon mariage. »

— Je savais bien, s'écria Alfred, que toute cette affaire se terminerait heureusement.

— Ne chantez pas encore victoire, reprit l'abbé; vous allez voir que madame de Sommerville ne partage pas les désirs de sa fille aînée.

— Elle les partagera, dit encore avec conviction monsieur du Tertre.

— Après avoir causé avec Madeleine, continua l'abbé, je la priai de m'introduire près de sa mère. Madame de Sommerville paraissait agitée; devenant sans doute le but de ma visite, elle me reçut en restant debout & sans m'inviter à m'asseoir. Je lui demandai la permission de prendre un siège, car je venais de faire ma tournée de malades & je ne suis plus jeune; elle ne répondit pas à cette demande, mais, voyant que je passais outre, elle s'assit en face de moi. Ne sachant par où commencer mon petit discours, j'eus recours à ma tabatière, au fond de laquelle je trouve souvent des idées & des paroles; mais je vous assure que jamais, en chaire, je ne me suis senti aussi ému, aussi interdit, que je l'étais vis-à-vis de cette femme, qui me regardait avec une glaciale impassibilité. Enfin j'osai lui dire :

« Je viens en ambassade vers vous : madame de Guéblan vous a adressé hier une demande que vous avez mal accueillie, & je suis chargé de vous prier de réfléchir à la proposition qui vous est faite; je crois que vous ne trouverez jamais un gendre offrant autant d'avantages de fortune & de garanties morales que monsieur du Tertre, & je vous engage, au nom de votre devoir maternel, à ne pas décider du sort de Germaine en cédant à un simple caprice & sans prendre conseil de la raison. »

« Madame de Sommerville me répondit d'un ton bref :

« — J'ai des motifs de répugnances; ce mariage me déplaît.

« — Veuillez me faire connaître ces motifs, & nous les examinerons ensemble avec sang-froid & impartialité.

« — D'abord, ce mariage a été *fabriqué* par madame de Guéblan, que je déteste, & cela suffit pour que je refuse mon consentement.

« — Pourquoï détestez-vous madame de Gué-



blan ? demandai-je à la malheureuse femme, dont les yeux étincelaient de haine. »

« Je ne reçus aucune réponse ; je renouvelai ma question, & madame de Sommerville répéta simplement :

« — Je la déteste.

« — Pourtant, repris-je, elle n'a pas cessé de témoigner de l'affection à vous et à vos enfants ; je lui ai entendu bien souvent faire l'éloge de Germaine & montrer pour elle une tendresse pour ainsi dire maternelle.

« — Je n'ai jamais demandé à madame de Guéblan d'aimer ma fille, ni de s'occuper d'elle.

« — Mais elle s'en est occupée pour son bonheur & aussi pour le vôtre, afin de procurer à votre enfant une heureuse destinée & de vous épargner à vous-même un très-grand chagrin.

« — Quel chagrin ? demanda-t-elle.

« — Celui de voir votre fille quitter votre maison le jour de sa majorité. Germaine a annoncé la résolution de faire cela, & madame de Guéblan, comprenant qu'un pareil coup de tête nuirait à son établissement, a voulu lui trouver un mari avant sa majorité. »

« Madame de Sommerville s'est alors levée furieuse, en prononçant des paroles incohérentes que je n'entendais pas.

« — Mais, s'écria Tony, il ne fallait pas lui dire cela ; son mécontentement va retomber sur ma pauvre Germaine ; je suis désolé ; monsieur l'abbé, vous avez mis les pieds dans le plat !

« — J'ai cru devoir expliquer & justifier la conduite de votre mère, ma chère enfant, car elle ne s'est occupée de ce mariage que pour le bien & le bonheur de tous ; je n'ai pas atteint mon but, j'en conviens : madame de Sommerville, exaspérée par la révélation que je venais de lui faire, a fait appeler près d'elle mademoiselle Madeleine et Germaine, &, devant moi, a posé à votre jeune amie cette question :

« — Est-il vrai, Germaine, que vous ayez formé le projet de me quitter le jour de votre majorité ?

« Germaine tourna vers sa mère le plus doux & le plus tendre des regards & répondit :

« — Jamais je n'ai eu une telle pensée.

« — Pourtant, reprit madame de Sommerville, vous avez dit à Antoinette de Flers que vous feriez cela.

« — Oh ! non, je n'ai pas dit une pareille chose ; c'est, au contraire, Antoinette qui m'a conseillé de vous quitter ; il y a bien longtemps qu'elle veut me persuader que je suis malheureuse près de vous & qu'elle m'engage à me révolter. »

« Un éclair de triomphe passa dans le regard de mademoiselle Madeleine. Madame de Sommerville reprit :

« — Saviez-vous que madame de Guéblan voulait vous marier ?

« — Antoinette me l'avait dit, mais je lui avais répondu qu'elle ne devait me parler de cela qu'après avoir obtenu votre consentement.

« — Je vous avais toujours prévenue, ma mère, dit mademoiselle Madeleine, que madame de Guéblan & Antoinette donnaient de mauvais conseils à Germaine.

« — J'en conviens, reprit Germaine, mais je savais bien leur répondre que je connaissais mes devoirs envers ma mère & que j'étais heureuse chez elle.

« — Ainsi donc, dit vivement madame de Sommerville, tu te trouves bien ici & tu n'as pas envie de te marier.

« Germaine baissa les yeux & répondit d'une voix douce :

« — Je suis heureuse ; mais si vous y consentiez, ma mère, je me marierais volontiers ; je désire ne pas devenir vieille fille.

« — Nous penserons à cela plus tard, reprit madame de Sommerville. »

« Germaine se mit à pleurer doucement & silencieusement, puis elle se jeta au cou de sa sœur en lui disant, à travers ses larmes :

« — Je voudrais épouser monsieur du Tertre. »

« Alors, je me suis levé & j'ai pris congé de ces dames, qui se disputaient toutes les trois : madame de Sommerville, exaspérée, vous accusait d'avoir mis le trouble dans sa maison ; les larmes de Germaine s'étaient transformées en sanglots, & la voix brève de mademoiselle Madeleine dominait ce tapage ; elle débitait des sentences à sa sœur & se plaçait en juge qui sait apprécier les gens & les choses. »

L'abbé avait raconté tout cela au milieu d'une stupeur impossible à décrire. Alfred du Tertre, seul, ne voyait pas la lâche fourberie de Germaine, il voyait seulement la bonne volonté qu'elle témoignait à son égard, & comme il l'aimait, il se sentait heureux.

Madame de Guéblan, atterrée d'abord, pleurait comme on pleure à vingt ans, car elle avait conservé, de sa jeunesse passée, une confiance entière en la loyauté de tous. Il lui fallait faire un effort surnaturel pour croire que l'enfant qu'elle avait aimée depuis sa naissance, qui lui avait toujours semblé si pure & si naïve, cachait au fond de son cœur la perversité & la fausseté la plus complète.

Antoinette, plus forte que sa mère, ne donnait aucun signe d'émotion ; elle était seulement d'une effrayante pâleur, & son regard fixe était attaché sur l'abbé ; pas une question ne sortit de ses lèvres, mais dans ce jeune cœur, si fervent pour Germaine, le mépris avait tué l'amitié, & les souvenirs de son enfance passaient devant ses yeux comme des fantômes mensongers.

Monsieur de Guéblan fut le premier qui rompit le silence :

« J'ose à peine vous dire, fit-il en nous regardant tous, muets & consternés, que depuis longtemps Germaine ne m'inspirait aucune confiance. Mes soupçons n'étant basés sur rien de sérieux, je les repoussais comme on repousse un sentiment



injuste; mais ce qui vient de se passer ne me surprend pas.

— Et moi, dit Antoinette, j'ai été cruellement trompée; en apprenant ce qu'est & ce que vaut Germaine, j'ai éprouvé une vive commotion, mais à présent je n'ai ni chagrin ni ressentiment; j'oublierai Germaine, car elle ne mérite pas un regret; quand l'habitude de penser à elle ramènera sa figure devant mes yeux, je détournerai mes regards de ce souvenir, comme on les détourne d'une image indigne de fixer l'attention.

— Ah! madame, dit Alfred du Tertre, vous ne parlez pas sérieusement; tout cela est un enfantillage; mademoiselle Germaine a seulement voulu calmer l'irritation de sa mère, & s'assurer le concours de sa sœur. Après notre mariage tout s'arrangera. »

Tony regarda un instant avec stupéfaction celui qui se faisait le défenseur de la déloyale jeune fille, puis elle se leva, & allant se placer devant lui, elle lui répondit :

« Si Germaine rétractait ses mensonges & ses calomnies en présence de sa mère, de sa sœur & de monsieur l'abbé, d'avant lesquels elle a osé nous accuser, je lui pardonnerais de toute mon âme, & je ne penserais jamais à cette heure de lâcheté & de mensonge; mais, hors de cette condition, je ne la reverrai de ma vie. »

J'avais écouté tout ce qui se disait autour de moi, j'étais sous l'impression d'un de ces rêves dont on attend le réveil comme une délivrance. La douce & tendre Germaine, que nous avions tant aimée lorsque, toute enfant, & déjà ravissante, elle venait se jeter dans nos bras pour y chercher une caresse, Germaine, qui avait grandi sous nos yeux & qui savait si bien nous inspirer une profonde compassion, Germaine n'était, hélas! qu'une habile comédienne, dont le savoir-faire pouvait rivaliser avec celui de la femme la plus perversité. Elle avait joué son jeu avec une rare persévérance, & cette jeune fille si charmante personifiait la duplicité. Comprenant que sa mère ne se souciait pas de la marier, & que la solitude où elle vivait lui fournirait peu d'occasions de rencontrer des prétendants à sa main, elle avait escompté l'amitié fraternelle de Tony et la tendresse de madame de Gueblan; puis, après avoir tiré d'elles ce qu'elle voulait, elles s'étaient lâchement retournées avec l'astuce d'une vipère.

Sa tactique était profondément savante; pourvue du préjudice désiré, & n'ayant plus rien à demander à madame de Gueblan & à madame de Fiers, elle concentrait les forces de sa subtile intelligence sur un autre point. Il s'agissait maintenant d'obtenir le consentement de sa mère, & en accusant la marquise & Tony elle caressait les haines étroites de madame de Sommeville & de Madeleine.

Je n'ai jamais laissé sur le chemin de la vie une seule illusion de ma jeunesse sans la regretter comme on regrette une amie, mais je n'avais pas

encore éprouvé une impression aussi navrante que celle que j'éprouvai en face de cette prodigieuse duplicité d'une fille de vingt ans. Je me révoltai contre l'évidence; je me disais que Germaine allait paraître là, au milieu de nous, dans ce salon qui gardait l'écho de ses plaintes & de ses prières, qu'elle allait se jeter au cou de Tony, & lui dire que, dans une heure de folie, elle avait menti sans se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Mais Germaine ne parut pas; elle ne devait jamais rentrer dans cette maison où, depuis son enfance, elle venait chercher les distractions & la tendresse qu'elle ne trouvait pas chez elle. Nous restions tous les uns en face des autres, frappés d'un étonnement voisin de la stupeur; Alfred, seul, ne comprenait pas & ne partageait pas nos sentiments de profond dégoût; la laideur morale de Germaine était masquée à ses yeux par le charme de la jeune fille dont il voulait quand même faire sa femme.

Cette douloureuse séance qui se prolongeait plus que chacun de nous ne le souhaitait, fut interrompue par l'arrivée du courrier & par des clameurs qui, de la rue, arrivaient jusqu'à la villa; nous apercevions à travers les grilles du parc des gens qui couraient vers le centre de la ville, puis des groupes se formaient & l'agitation allait croissant. C'est que nous étions à ce moment critique qui a précédé les désastres de la campagne de 1870.

Depuis quelques jours déjà, l'inquiétude s'était emparée des esprits, mais on était loin de prévoir les catastrophes qui devaient se succéder avec la rapidité de la foudre.

La nouvelle de la défaite de Frœswiller venait d'arriver à Tours. Les uns étaient consternés; les autres refusaient de croire que des Français pussent être battus. Chacun alors avait foi en la force & en la fortune de notre pays, & nul n'aurait osé croire qu'un jour les ennemis victorieux viendraient désalterer leurs chevaux dans les eaux de la Loire.

Le marquis, Maurice & Alfred coururent à la mairie, à la préfecture & revinrent promptement, non pour nous rassurer, hélas! mais pour confirmer les nouvelles que nous savions déjà par le concierge & les domestiques.

L'appel aux armes était placardé sur les murs de Tours; le souffle de la guerre se faisait déjà sentir; la consternation & l'exaltation se partageaient les esprits & les cœurs; un cri de vengeance courait dans l'air; l'écho repétait à Berlin, à Berlin, tandis que les Allemands, qui ne crient jamais, marchaient d'un pas sûr vers Paris!

Le soir même Alfred partait pour Amiens; il allait s'engager dans la mobile; le comte de Fiers, & même le marquis de Gueblan, y entrèrent aussi. Alors commença pour Tony & pour sa mère une douloureuse existence, dont je ne décrirai pas les angoisses & les péripéties; pendant huit mois chaque jour fut un jour de torture, chaque nuit



une nuit d'insomnie, durant laquelle passaient devant leurs yeux des ombres menaçantes & des fantômes sanglants. Je dois dire que Germaine ne trouvait plus même une place dans leur souvenir; le mépris avait tué l'affection vouée à l'enfant qui cachait dans son âme un vice si rarement uni à la jeunesse.

Enfin, les soldats revinrent au foyer; le pays écrasé & sanglant essaya de revivre, & la première pensée d'Alfred fut pour Germaine. Il revint à Tours plus enthousiasmé d'elle que jamais, & s'imaginant, avec l'aveuglement que donne un sentiment vif & profond, que madame de Guéblan & Antoinette devaient considérer la duplicité de Germaine comme une aimable espièglerie. Il arriva donc plein d'illusions & heureux comme un roi du temps passé, car ceux de notre époque n'offrent plus le spécimen du bonheur.

Madame de Guéblan apprit alors que madame de Sommerville, vaincue par les raisonnements de sa fille aînée, & par les habiles châtresses de la seconde, avait un beau jour, écrit à madame du Tertre :

« Vous m'avez demandé ma fille, je vous l'ai refusée; mais, toute réflexion faite, je vous la donne. »

Elle avait enfin compris que le brave et loyal Alfred du Tertre était un parti exceptionnel pour Germaine.

Le radieux fiancé fut, à son arrivée à Tours, très-surpris d'entendre Tony & la marquise lui déclarer qu'elles ne recevraient jamais Germaine.

« Vous êtes bien sévères, dit-il en riant, toutes les femmes sont fausses; Germaine a été plus habile que les autres, voilà tout. »

— Je ne relèverai pas pour ma part, répondit madame de Guéblan, l'insulte imméritée que vous adressez à toutes les femmes. Il y en a, il est vrai, qui sont, comme Germaine de Sommerville, de savantes comédiennes, mais il y en a aussi qui ont le cœur droit & l'âme loyale. Quand on a une mère telle que la vôtre, on ne devrait pas avoir mauvaise opinion de toutes les femmes. »

Alfred, voyant sa fiancée repoussée par la marquise, se tourna vers le comte de Flers & lui dit :

« Nous arrangerons cela après mon mariage. »

— Après votre mariage comme avant, mon cher du Tertre, lui répondit Maurice, je serai prêt à vous tendre la main, car je ne prétends diriger la conduite de qui que ce soit, mais je vous déclare nettement que jamais ma femme ne rece-

vra la votre. Cette résolution n'est pas prise par ressentiment, mais parce que le respect de soi-même interdit à d'honnêtes gens d'ouvrir leur porte à une personne assez rouée pour avoir joué le rôle à double face qu'a joué, avec un si grand talent mademoiselle Germaine de Sommerville. Elle sait trop bien manier la calomnie pour que j'expose Antoinette à de nouvelles attaques.

Le mariage eut lieu, sans que, bien entendu, aucun habitant de la villa Guéblan mit le pied à la cérémonie; toute relation était à jamais rompue, & la situation paraissait d'autant plus étrange que madame de Sommerville, Madeleine & Germaine témoignaient une très-grande joie de l'alliance qu'elles devaient à l'affection active & dévouée de la marquise & de Tony; mais l'ingratitude est le triste apanage de certaines natures, & dans le cœur de la jolie fiancée la loyauté & la reconnaissance n'avaient aucune place.

On se sent disposé à excuser les fautes causées par l'entraînement & la fougue de la jeunesse, mais la fourberie inspire une invincible horreur & un profond dégoût quand elle est, pour ainsi dire, innée dans l'âme d'une jeune fille; aussi je ressens toujours une émotion pénible lorsque le souvenir de Germaine se présente à ma mémoire; ce qui m'étonne le plus, c'est qu'elle soit parvenue à jouer d'emblée un rôle semblable, & à le jouer avec la science d'une comédienne consommée. Il faut qu'il y ait en elle une absence complète de tout sentiment d'honneur pour avoir exploité l'affection d'une amie qui lui témoignait une tendresse si dévouée, & pour la calomnier lâchement après en avoir tiré ce qu'elle voulait. Il faut qu'elle ait une pierre à la place du cœur pour être parvenue à se cuirasser contre tout mouvement de repentir & de justice. Son âme, ainsi qu'une boue liquide, ne garde aucune empreinte de reconnaissance, & Germaine est entrée hardiment dans la vie par une porte fermée aux honnêtes femmes.

Je crois que presque tous les défauts, & les vices mêmes, peuvent donner naissance à la vertu opposée si une catastrophe frappe le coupable, ou si, avec le temps, la lumière entre dans son esprit; mais la fourberie est le résultat d'une nature trop basse pour que le remède existe à côté du mal; l'esprit, envahi par ce sentiment abject, ressemble au fruit qui, gâté au cœur, se trouve empoisonné sans que sa surface porte la trace de la pourriture qui le ronge.

Comtesse de MIRABEAU.



## SOUS LES TOITS

**L** neige!  
Tout est sombre : le logis, l'horizon, les fronts.  
La terre se couvre d'un linceul blanc, l'âme d'un voile noir.

Le corps se sent comme comprimé sous ces cieus de plomb qui pèsent sur la nature entière.

Cependant, l'hiver a sa poésie, l'hiver a ses charmes pour l'heureux de ce monde qui, semblable aux plantes méridionales importées sous un autre climat, reste en serre durant la rigoureuse saison.

Le sybarite douillettement allongé dans des capitons, les pieds sur les chenets, peut aisément se figurer que des myriades d'habitants de mondes inconnus effeuillent au-dessus de sa tête des reines-marguerites; les arbres couverts de givre peuvent paraître à ses yeux des amandiers en fleurs, & l'air d'une porte restée entr'ouverte peut lui sembler une brise printanière.

Mais sous le toit glacial de la mansarde, l'illusion n'est pas possible, l'ennemi du pauvre y sévit avec toutes ses rigueurs, il ne rencontre pour l'empêcher d'y pénétrer ni tapis, ni tentures, & souvent point de feu pour l'y combattre; il est chez lui!

C'est dans une de ces demeures où il a fait éléction de domicile que nous allons entrer.

A l'époque où le prix des loyers s'élevait de jour en jour dans des proportions effrayantes pour la classe laborieuse, le père Thomas, propriétaire d'une des plus anciennes maisons de la rue Mazarine, homme habile à faire produire à l'immeuble tout ce que l'immeuble peut produire, le père Thomas, dis-je, s'empessa de créer des logements à bon marché dans les combles de sa maison.

La transformation fut faite économiquement; il ne faut pas venir derrière le père Thomas pour établir un devis.

Des cloisons en vieilles planches, recouvertes d'un papier à six sous le rouleau; voici des pièces.

Quelques briques sur champ, un trou à la toiture, voilà des cheminées, voilà des logements.

Jugez du confortable.

Le père Thomas, il est vrai, n'appuie pas beau-

coup sur ce chapitre lorsqu'il veut louer, mais il ne manque jamais de vanter la pureté de l'air, l'avantage des habitations élevées, & la vue!

La vue s'étend en effet à une bien grande distance... dans la direction des étoiles — horizontalement: des toits sur des toits, des forêts de tuyaux & des girouettes qui ne sont jamais d'accord, ne faisant qu'imiter en cela d'autres girouettes douées d'intelligence.

Ce panorama est égayé par les chats maraudeurs, les pierrots vagabonds, les fumistes en tournée & les jeunes négrillons de la Savoie.

Ces pigeonniers sont habités!

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans!

dit Béranger.

Uné partie des hôtes de ces domiciles aériens est effectivement de cet heureux âge auquel, leste & joyeux, on gravit six étages.

Eh! n'est-on pas toujours riche à vingt ans? riche de philosophie, d'illusions d'espérances?

Mais dans ces coulisses de la vie, ces trésors de la jeunesse sont parfois mitoyens de secrètes & douloureuses infortunes, la gaieté voisine de la tristesse, les chansons porte à porte avec les larmes.

Le destin dans ses bizarreries se plaît à réunir sous le même toit les existences les plus opposées, comme il rassemble sous le même buisson la menthe tonique & parfumée & la ciguë empoisonnée.

Tel est l'effet de son caprice dans la maison de la rue Mazarine.

Là, dans une mansarde, sont deux êtres étroitement unis par le lien le plus fort, l'amour le plus parfait de ce monde, celui de la mère & de l'enfant.

La somptuosité, qui ne monte pas au sixième, y est remplacée par une propreté admirable — ce luxe du pauvre — &, à défaut de l'aisance, il règne tant d'affection, qu'elle supplée même le nécessaire.

Il est des êtres qui vivent par le cœur.

Il neige!

Des panaches bleus s'élèvent des cheminées voi-



sines ; des flocons blancs tombent sur les cendres froides du foyer de la mansarde.

Près d'une croisée sur laquelle l'haléine se cristallise en bizarres arabesques, une modeste table de bois blanc couverte de godets, de couleurs & de pincesaux.

Sur cette table est penchée une femme jeune encore — elle peut avoir vingt-cinq ans — son visage est agréable. Les souffrances, en y laissant leurs empreintes, n'ont fait qu'y attacher une expression sympathique de plus.

De grands yeux frangés de noir suivent le blaireau que la main manie avec dextérité.

Un tartin deuil croisé sur la poitrine, une couverture sur les genoux, notre héroïne travaille avec ardeur à colorier ces bonbons de fantaisie qui ornent les vitrines des Seugnot & des Siraudin.

A ses côtés, trotte, enjouant avec une poupée, une charmante fillette n'ayant vu que quatre fois encore fleurir l'églantine.

Si les peines, les veilles & les privations ont altéré les traits de la mère, le visage frais & rose de l'enfant dit assez que nul coup de la misère n'est venu l'atteindre sous l'égide maternelle.

La vigueur du baby, sa tête souriante où rayonnent à la fois la santé & la gaieté, sont d'irrévocables témoignages de cette constante sollicitude d'un cœur de mère, source inépuisable de courage de tendresse & d'abnégation.

L'affection engendre des prodiges ; Charlotte n'a encore trouvé sur ses pas que des roses dont la mère a recueilli les épines avec soin.

La pauvre femme, que par un reste de discrétion je me bornerai à désigner par son prénom de Marianne, a connu, elle, sinon la fortune, du moins le bien-être qu'apportent dans un ménage le travail du chef de famille, l'ordre & l'économie.

Marianne était même à la tête de quelques épargnes quotidiennement amassées, lorsque appui, affection, bonheur, lui furent ravés en une seconde.

Comme Jupiter, le destin a ses foudres.

Au sanglant combat de Buzenval, une balle prussienne en frappant de mort un laborieux ouvrier, frappa sa famille d'adversité.

La portée d'un projectile est incalculable !

Dès lors, dans Paris assiégé, plus de ressources qu'en la modeste cassette, hélas ! bientôt épuisée. L'infortunée eut un instant de découragement, de désespoir...

Un sourire, un regard de l'être cheri qu'elle pressait sur son cœur lui rendit subitement la force & l'espérance.

Qu'ils sont puissants ces regards, ces sourires d'amour !

D'autre part, la paix venait d'être conclue ; la capitale, restée cinq mois isolée du monde, semblait renaitre avec les mille ressources qu'elle offre aux amis du travail.

Hélas ! survinrent pour surcroît de calamités, les terribles jours de la Commune.

La misère étreignit plus que jamais ses victimes.

Le calme se rétablit, mais la confiance, comme un oiseau farouche, ne reparut pas immédiatement.

La pauvre mère, privée d'ouvrage malgré d'actives recherches, de pénibles sollicitations, eut à résoudre chaque matin, pour elle & son enfant, le difficile problème de l'existence.

Tour à tour, joyaux, linge, vêtements, literie, furent déposés au mont de piété en nantissement de modiques sommes suffisant à peine au plus strict nécessaire.

Tout effort restait vain, le chômage persistait.

Montre, all'ance, précieux souvenirs de celui qui n'était plus, il fallut se séparer de tout.

Plus d'un chemin conduisait au calvaire.

Marianne se trouvait réduite à la dernière détresse, lorsqu'enfin l'approche du nouvel an lui offrit les faibles moyens que nous connaissons pour combattre les étreintes de la faim.

C'est le pain de demain que ses doigts glacés gagnent en ce moment.

De la ration de la journée il restait bien un petit morceau, mais si le cher bébé en demandait...

On heurte à la porte.

Comme toutes les personnes éprouvées en peu de temps par une série de peines, Marianne, qui ne s'attend à rien d'agréable, reçoit un contre-coup dans la poitrine.

C'est le propriétaire !

Pendant les tragiques événements dont Paris a été le théâtre, les propriétaires ont généralement agi de la façon la plus louable.

La presse, on doit s'en souvenir, a même signalé de nombreux actes d'un désintéressement réellement édifiant ; mais à côté — il faut aussi le dire — se sont montrées des natures réfractaires, aveugles devant l'exemple, sourdes aux prières.

L'homme qui se présente chez Marianne est une de ces exceptions.

« Eh bien ? fait-il d'un ton à la fois ironique & bourru ; eh bien ? madame l'artiste, est-ce aujourd'hui qu'on verra la couleur de votre argent ? »

— Hélas ! monsieur Thomas, je n'ai même pas de quoi prendre le lait pour la petite demain matin.

— Ta, ta, ta, il n'est pas question de la t. Voilà deux termes en retard, ça ne peut pas durer.

« Vous m'aviez promis un à compte pour octobre, nous sommes à Noël, & rien ! Je veux en finir, il faut me payer ou déguerpir, entendez-vous ? »

— Mais, monsieur Thomas...

— Il n'y a pas de monsieur Thomas qui tienne ; monsieur Thomas veut être payé, il veut que vous fassiez place à un meilleur locataire, & voilà tout.

— De grâce ! monsieur, je...

— Oh ! ce n'est pas avec des larmes que je paye mes impôts, gardez vos jérémiades, c'est de l'argent que je veux ! Je le répète, nous sommes à



Noël, si dans huit jours je n'ai pas mon argent, je vous fais expulser & je garde votre misérable bibelot.

— Mais pardon...

— A la semaine prochaine! crie l'homme intraitable, en fermant la porte à ébranler toutes les cloisons.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie la pauvre Marianne, cachant son visage dans ses mains & fondant en larmes. Que deviendrai-je donc avec mon enfant, si cet homme sans entrailles me jette dehors? Il n'entend aucune raison. Quel ours!... quel ours!...

Le père Thomas, qui n'aime pas les enfants, est très-loin de leur être sympathique: c'est pour eux un vrai croquemitaine; aussi petite Charlotte s'était-elle blottie dans un coin, d'où elle n'avait perdu ni un mot ni un geste de la scène.

Revenue de son saisissement, elle s'approcha gentiment de sa mère:

« Tu pleures, maman? dit-elle. Ne pleure pas, petite mère chérie; moi, je suis bien contente!

» Quel bonheur! quel bonheur! fait-elle en claquant dans ses petites mains, c'est Noël!

» Écoute, maman, je vais mettre mes plus jolis souliers dans la cheminée, le petit Jésus y enverra de beaux jouets, des bonbons, je t'en donnerai.

» Il n'enverra rien à l'ours, pas vrai, maman, parce qu'il est trop méchant?

— Chut! cher bébé, il ne faut point dire de vilains mots comme cela, c'est très-laid.

— C'est toi qui l'a dit que c'est un ours.

— Oh! ma fille, tu t'es trompée.

— Non, non, non!

— Si, j'ai dit: quel jour?

— Ah! quel jour?... Eh bien, je te dis: c'est Noël, je vais mettre mes souliers dans la cheminée.

— Non, non, mon pauvre petit bébé, dit Marianne en poussant un gros soupir, non, c'est inutile, il n'y tombera rien... rien que de la neige. Tu vois bien, cher enfant, qu'avec cet affreux temps, les petits anges ne descendent pas du ciel.

Mais sans écouter les raisons de sa mère, bébé court dans la pièce voisine déposer soigneusement dans le foyer des miniatures de souliers bleus, souvenirs d'un temps plus heureux.

« Pauvre petite, murmure Marianne dont les yeux se sont de nouveau remplis de larmes, tribulations, humiliations, souffrances, rien ne me fait saigner le cœur comme de voir s'évanouir en naissant ces douces joies de l'âge d'or, les seules vraies, les seules sans mélanges & dont le souvenir, à toutes les époques de la vie, répand sur l'âme un rayon de bonheur.

» Que ne puis-je avoir à m'imposer une privation de plus, tant dure fût-elle, pour éviter l'amère déception qui attend ce pauvre petit amour.

— Voilà, dit baby refermant doucement la porte de la chambre; à présent, chut! ajouta-t-elle en

ouvrant des grands yeux d'azur & en posant son doigt mignon sur ses lèvres roses.

La mère essaie par tous les subterfuges imaginables de détourner les idées du terrible bébé, mais c'est en vain.

La jeune imagination de Charlotte va son train, faisant de ses souliers de vrais cornets d'abondance d'où sortent mille jolies choses, & bébé de babiller, de babiller comme un perroquet loquace, ne se doutant pas, la pauvre innocente, qu'elle inflige un supplice.

Vingt fois l'impatiente bimbine va appuyer son oreille sur la porte & brûie d'envie de l'ouvrir; vingt fois elle en est adroitement détournée. Enfin, saisissant un de ces instants où, par suite de l'habitude, les doigts agissent comme des machines, tandis que l'esprit, bien loin de là, est absorbé par la réflexion, Charlotte, sans éveiller l'attention de sa mère, ouvre finement la chambre, & sur la pointe du pied se dirige vers le foyer.

A peine s'en est-elle approchée, que sa petite voix stridente remplit l'appartement d'exclamations d'enthousiasme.

« Oh! maman, maman, s'écrie-t-elle, viens voir, viens voir!

— Quoi donc, mon enfant?

— Viens donc, mais viens donc, maman!

Et bébé, ne se possédant plus, saute en s'écriant:

« Que je suis contente! que je suis contente!

Enfin, la mère, attirée par ces joyeuses manifestations, se décide à venir voir ce qui peut les provoquer.

Grande stupéfaction!...

La mignonne chaussure a disparu sous une singulière antithèse: des flocons blancs & des flocons noirs.

Les uns semblent symboliser la joie innocente & pure de l'enfant.

Les autres, les idées qui voltigent dans l'esprit de la pauvre mère.

Mais, à côté, l'objet de la surprise:

Un magnifique arbre de Noël paré de faveurs multicolores qui soutiennent à chaque rameau une friandise ou un jouet.

« Eh! d'où sort cela? » fait Marianne stupéfaite.

— De la cheminée, petite maman. Je te le disais bien, je te le disais bien!

— Que signifie ce mystère? ajoute Marianne de plus en plus surprise, en admirant les bonnes & jolies choses dont l'arbuste est orné. Habiterions-nous une maison enchantée? Le règne des fées serait-il passé de la légende dans la réalité?

Et tandis qu'elle se livre à mille conjectures, petite Charlotte, heureuse comme une reine, croque déjà des petits-fours, examinant un à un tous les objets, admirant celui-ci, s'extasiant devant celui-là.

Un surtout paraît la charmer.

« Vois donc, maman, dit-elle, le beau portemonnaie! »



C'est, en effet, une miniature en velours grenat brodé d'or.

Marianne le prend, l'ouvre, &, nouvelle surprise, deux pièces de dix francs brillent à ses yeux.

« De l'or ! dit-elle ; mais enfin, d'où vient?... qui?... Ah ! un papier ! je vais savoir... Des quittances de loyer?... signées du propriétaire... Oui, c'est parfaitement sa signature... Que signifie... ? serait-il fou?... quelle est cette énigme?... Oh ! je veux savoir... »

Et tandis que la mère s'apprête à descendre pour aller sonder le mystère, bébé qui a ressaisi l'objet, veut naturellement en connaître tous les coins & recoins ; après beaucoup de travail, ses petits ongles de poupée sont enfin parvenus à ouvrir une poche à fermoir que, dans son trouble, Marianne n'a pas visité.

« Eh ! maman ! maman ! dit-elle, il y a encore du loyer là-dedans. »

Et l'enfant court porter sa découverte à sa mère.

« Une lettre ? » dit celle-ci d'une voix émue.

Et ses doigts tremblants ont peine à déplier le mystérieux message.

Elle lit :

« Ma chère voisine,

» Ici, plus que partout ailleurs, les murs ont des oreilles.

» Je me disposais à passer la nuit en réveil avec des amis, après ce dont, malgré moi, j'ai été invisiblement témoin, je n'en aurais pas le cœur.

» J'aurais jeté mon argent par la croisée en me faisant du mal, je préfère le jeter ailleurs en faisant un peu de bien ; ne me privez pas, je vous prie, de cette douce satisfaction.

» Depuis longtemps, madame, je remarque votre conduite admirable, votre tendresse maternelle, les tribulations que vous essayez, les efforts que vous faites.

» Étant seul au monde, je serais heureux si vous me jugiez digne de remplacer auprès de vous & de votre chère enfant le soutien que vous avez perdu.

» J'ai à vous offrir un cœur dévoué, une main laborieuse & quelques économies.

» Croyez, madame, à la sincérité de mes sentiments bien respectueux,

» MARIUS,

» Ouvrier graveur, votre voisin de chambre. »

— Quel généreux cœur ! » dit Marianne en se sentant comme soulagée.

Sous l'impression de cette lettre, elle demeura un instant silencieuse, entièrement absorbée par de profondes réflexions, puis prenant entre ses mains la charmante tête blonde & bouclée de sa fille & la couvrant de baisers :

« Pour toi, dit-elle avec amour, pour toi, mon ange adoré, que ne ferais-je pas?... »

» Le ciel m'offre un appui pour toi, je l'accepterai. »

. . . . .

Trois semaines plus tard, à Saint-Sulpice, se consacrait l'union de ces deux âmes nobles & courageuses.

Marianne avait désormais sur cette terre un compagnon de route.

L'orpheline un père.

Marius une famille.

Ce jour-là, petite Charlotte, en robe blanche, était belle comme un ange ; ses boucles blondes encadrant son gentil minois rose, tombaient comme des franges d'or sur ses épaules.

Pour la seconde fois, bébé était au comble de la joie, son petit cœur ne se lassait point de prononcer le doux mot de papa.

Le soir, le merveilleux arbre de Noël ornait le milieu de la table, entourée de quelques amis.

On en a toujours les jours de fête.

Le père Thomas n'était pas à la noce.

VICTOR BOSTON.





## CE QUE DIT LA TEMPÊTE



Quand le sifflement des tempêtes,  
La nuit, nous éveille en sursaut.  
Que dit en passant sur nos têtes  
Cette voix qui gronde si haut ?

Elle ébranle porte & fenêtre,  
De sons aigus l'ombre s'emplit :  
Comme on goûte alors le bien-être  
D'un abri sûr & d'un bon lit !

Il fait tout noir, il pleut, il vente ;  
Mille démons hurlent dans l'air,  
Et l'on songe avec épouvante  
Aux pauvres gens qui sont en mer.

Hélas ! plus d'un cœur en alarmes  
Palpite dans la sombre nuit,  
Mère en prière, épouse en larmes,  
A chaque heure qui sonne & fuit.

« Oh ! s'il revient, très-sainte Vierge !  
» Pieds nus j'irai sur le coteau,  
» A votre niche offrir un cierge,  
» Et ma croix d'or en *ex-voto*. »

Et demain peut-être à la côte,  
Maint débris jeté leur dira :  
« L'abîme compte un nouvel hôte ;  
» Jamais l'absent ne reviendra. »

Du haut en bas la maison tremble ;  
On entend l'ardoise voler.  
L'arbre rompu s'abat. Il semble  
Que sur nous les murs vont crouler.

Non, non ; pour braver la tempête,  
Les murs ont l'épaisseur qu'il faut.  
La porte tient bon, & le faîte  
De l'ouragan soutient l'assaut.

Mais cette voix qui gronde & tonne,  
Nous dit en passant : « Louez Dieu !  
Louez-le des biens qu'il vous donne,  
Quand d'autres n'ont ni feu ni lieu. »





## REVUE MUSICALE

Histoire d'une Cantatrice. — Quelques mots sur Choron et son École. — Mademoiselle Nilsson.

Nous avons beaucoup connu Scudo, ce critique érudit & sévère dont la *Revue des Deux-Mondes* s'honorait de publier les articles. Il était à la fois un musicien de premier ordre & un littérateur distingué. Un soir d'hiver, au coin du feu, tout en causant d'art avec quelques vieux amis, voici ce qu'il nous raconta :

En 1826, par une belle journée du mois d'août, un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, cheminait paisiblement dans une des rues les plus désertes du faubourg Saint-Germain. Une petite fille d'à peu près douze ans, faisait courir des petites cocottes de papier sur un ruisseau boueux, en chantant ce refrain populaire :

A la barrière du Maine  
On mange de bons goujons... bon !

Et en lançant cette dernière syllabe, elle fit éclater un *la* de soprano qui fit tressaillir l'oreille exercée du passant.

Le jeune homme s'arrêta, regarda la petite fille & lui dit :

« Vous aimez donc à chanter, ma belle enfant ?

— Oui, quelquefois, monsieur.

— Et vous faites bien, car vous avez une jolie voix.

— Vous trouvez ? dit la petite en minaudant d'une manière charmante.

— Savez-vous un peu de musique ?

— Non, monsieur.

— Aimeriez-vous à l'apprendre ?

— Oui ; mais nous sommes pauvres.

— Il y a des écoles où l'on enseigne pour rien, & si vous vouliez ?

— Oh ! je veux bien, moi !

— Demeurez-vous loin d'ici ?

— A deux pas.

— Alors, conduisez-moi chez votre mère. »

Le jeune homme suivit l'enfant, & ils arrivèrent bientôt dans une maison basse & sombre, au fond de laquelle se trouvait une chambre dont nous nous garderons de décrire la misère & le désordre. Une pauvre veuve, mère de cinq enfants, travaillait dans un coin du taudis, car elle était l'unique soutien de la famille. Il consulta cette malheureuse femme sur les dispositions précoces de sa fille, & à toutes ses questions elle répondait :

« Hélas ! je suis trop pauvre pour donner à mon enfant l'instruction musicale dont vous parlez. »

Alors il lui offrit de faire entrer la petite dans une école de chant, ce que la mère accepta avec reconnaissance.

Parmi les institutions qui durent la vie à la Restauration, une des plus remarquables a été l'école de musique classique fondée par Alexandre Choron.

Née en 1816, elle disparut en 1830, avec le gouvernement qui l'avait créée. Malgré sa courte existence, elle eut une grande part au mouvement musical de cette époque ; nous dirons un jour ce qu'elle a fait pour la propagation des vrais principes de l'art.

Par la nature de son organisation & de ses études musicales, Choron avait une prédilection exclusive pour l'ancienne école italienne, les Scarlati, les Pergolèse, les Porpora, dont il éditait les œuvres. Il initiait ses élèves à la connaissance de ces grands maîtres. Il leur faisait chanter des mélodies simples, dépourvues de futilités ornements, mais d'une correction & d'une beauté incomparables. Là, le chanteur est livré à ses propres forces ; il faut lutter avec des difficultés d'autant plus ardues, qu'elles sont toutes de sentiment.

Trois fois par semaine, tous les élèves de l'école Choron, dont le nombre montait à près de cent, se réunissaient dans une classe générale à laquelle le maître présidait. Il se passait là des scènes uni-



ques. Quel est l'élève de Choron qui ne se rappelle le beau duo de *Roland*, de Piccini, chanté par le jeune Dupré & mademoiselle Duperron, aujourd'hui madame Dupré ?

Mélor, vous avez lieu de croire  
Que je m'intéresse à vos jours !

Eh bien ! ces deux pauvres vers, qui n'ont pourtant pas une signification bien tendre, Choron les faisait chanter avec des larmes dans la voix. — Homme impressionnable au plus haut degré, il trouvait des émotions en tout. Personne n'était plus passionné que lui pour son art. Il s'y était dévoué corps & âme. Ceci ne paraîtra pas exagéré quand on saura qu'il est mort de douleur en voyant le gouvernement de Juillet abandonner son école.

Tous les ans, il voyageait dans la province pour y chercher des sujets. Il allait dans les bourgs, dans les villages; il pénétrait dans les collèges, où il faisait comparaître tous les écoliers. D'abord, il examinait leur figure, puis il disait à celui qu'il interrogeait :

« Chante-moi quelque chose, voyons, chante-moi la gamme *ut ré mi fa*. »

Et comme l'enfant restait ébahi :

« Comment, tu ne sais rien ? Chante-moi donc : *Ah ! vous dirai-je maman*. »

L'enfant chantait. Et Choron de dire :

« C'est bon, tu as une voix charmante, tu par-tiras avec moi, ta fortune est faite. »

Choron revenait à Paris avec une douzaine d'en-fants en sabots qu'il nous présentait en disant :

« Voici l'espoir de la France ! »

Ajoutons que Choron était un excellent homme, indulgent, sensible, généreux; prêt à aider de sa bourse & de ses conseils tous ceux qui avaient be-soin de son appui.

Telle était l'école où allait entrer la jeune fille dont nous racontons l'histoire. Elle s'appela Rose Niva. Trop grande pour son âge, maigre & dé-pourvue de ces manières gracieuses que donne une bonne éducation, elle avait néanmoins des charmes en espérance. On sentait qu'elle aurait un jour une taille charmante, une figure vive & bien caractérisée, des yeux noirs pleins de feu, & une bouche grande, mais poétisée par un ravissant sourire. Tout en elle était à faire ou à dé-faire. Désobéissante, impatiente & distraite, elle était fort difficile à diriger. Par bonheur une apti-tude rare, une sensibilité exquise faisaient conce-voir sur son talent futur les plus belles espé-rances.

Les qualités de Niva intéressèrent monsieur Ra-mier, jeune homme intelligent, alors professeur à l'école de Choron. Son âme généreuse fut touchée de voir une si belle nature repoussée par le sort. Aussi considéra-t-il comme un devoir d'ouvrir à cette jeune fille le chemin d'un meilleur avenir.

Mademoiselle Niva fut admise à l'école de Cho-ron dans la classe de monsieur Ramier. Cette classe, composée d'hommes, d'enfants & de jeunes filles, était tenue avec un ordre parfait. La sévé-rité du professeur était si grande à cet égard, qu'elle devint l'objet des plaisanteries de ses ca-marades. Peu à peu, la voix de Niva, assouplie par les exercices nombreux & bien gradués, ac-quit une sonorité remarquable. Son intelligence se prêtait à tout. Mais ce ne fut pas sans peine & sans lui avoir fait verser bien des larmes, qu'on parvint à la dompter. Il fallut même l'emploi des moyens rigoureux pour la contraindre à l'obéis-sance & à un travail régulier. Il y eut bien des tentatives de révolte, bien des menaces de retour-ner à l'indépendance première; mais tant d'efforts furent couronnés de succès.

Niva se transforma. Ce n'était plus cette jeune fille ignorante qu'on avait trouvée dans la rue. Elle était devenue une personne charmante, à la taille élancée, aux manières nobles & choisies, s'exprimant avec un grand charme & possédant un esprit fin sans prétention.

Depuis trois ans que Niva faisait partie de l'é-cole de Choron, personne ne l'avait entendue, ex-cepté les élèves de Ramier. Un jour Choron dit à son professeur :

« Eh bien ! quand nous feras-tu donc entendre ta merveille ? »

Cette question railleuse prouvait que le chef de l'école s'était laissé influencer contre l'élève par l'amour-propre jaloux de ses camarades.

On fixa enfin le jour où Niva serait entendue. Ces sortes de présentations avaient toujours lieu à l'une des grandes séances présidées par Choron. C'était un spectacle imposant. Chaque professeur défilait avec sa classe devant le chef de l'établisse-ment, qui blâmait ou approuvait. C'était moins Choron que la critique amère des élèves que les débutantes appréhendaient.

Le ban & l'arrière-ban avaient été convoqués. Bon nombre de personnes étrangères qui connais-saient l'histoire de la jeune virtuose, assistaient à la cérémonie. La curiosité était générale. On était impatient de connaître le résultat de trois ans d'é-tudes. Chacun y était venu avec des sentiments peu favorables à la jeune fille.

Choron dit à Ramier :

« Mon cher, nous sommes prêts. »

Conduite par son professeur, Niva s'avance sur l'estrade. Elle tremble, son sein se souève avec effort. Ramier est au piano, presque aussi ému que son élève. Il frappe quelques accords & dit tout bas à Niva :

« Courage ! »

Niva commença alors à chanter ce bel air de Ni-colini :

Or che son vicino a te,  
Stanca son di palpiar,



que madame Pasta disait avec une si grande magnificence de style.

Lorsque Niva fut arrivée à ce passage si touchant :

Tanto amore e tanta fe...

un tonnerre d'applaudissements couvrit sa voix. Choron s'élança sur l'estrade, pleurant comme un enfant, se jetant au cou de Niva, l'embrassa sans pouvoir proférer une parole. Toutes les élèves s'étaient levées spontanément. Ramier avait grand-peine à maîtriser son émotion. Ce fut une scène indescriptible !

Quelques mois après, arriva la révolution de Juillet, qui mit un terme à l'existence de Choron. Ramier quitta Paris.

Il y avait quelque temps qu'il habitait la ville de \*\*\* , lorsqu'y arriva une jeune cantatrice dont on faisait le plus grand éloge. Elle venait donner un concert. Au jour fixé, la grande salle de l'hôtel de ville était comble. Toute la bonne compagnie s'y était donné rendez-vous. Ramier fut l'un des premiers à s'y rendre & se plaça juste en face du piano. Après une ouverture jouée par les amateurs de la ville, parut la *prima donna*. Le programme annonçait un air de Nicolini. La jeune cantatrice s'approche du piano avec assurance, & sans paraître effrayée de son nombreux auditoire, attaque avec beaucoup de suavité ce bel adagio :

Or che son vicino a te...

puis s'arrête tout à coup. Sa voix tremble, son visage pâlit ; elle veut recommencer, mais c'est impossible ! ses yeux se remplissent de larmes. La voyant prête à défaillir, Ramier s'élance à son secours, la fait asseoir, lui prend la musique des mains, & se met à chanter à sa place avec un accent & une expression qui émurent toute l'assemblée. La soirée fut interrompue, & le concert ne put se continuer.

Niva, car c'était elle, avait reconnu son professeur. L'émotion de la reconnaissance avait éteint sa voix & paralysé ses moyens. De son côté, Ramier, qui s'était habitué à la considérer comme sa fille, & qui la retrouvait après une assez longue séparation, avait été si bouleversé qu'il avait interrompu son air.

Dix ans après la scène que nous venons de raconter, on donnait à l'Académie royale de musique, un opéra nouveau qui faisait courir tout Pa-

ris. Une cantatrice, aimée du public, y obtenait un immense succès. Au quatrième acte, à l'une des situations les plus dramatiques de l'ouvrage, on entendait des sanglots partir d'un coin obscur de l'orchestre : c'était Ramier qui pleurait à chaudes larmes en reconnaissant Niva, sous les traits de la cantatrice à la mode, inscrite sur l'affiche sous le nom de *Rosine Stolz*.

..

Monsieur Louis Énault, l'éminent écrivain, envoie de Londres une notice très-intéressante dans laquelle il nous renseigne sur les salons de Londres pendant l'été, & sur l'importance mondaine de la musique dans la capitale des trois royaumes.

Nous nous proposons d'offrir à nos lectrices quelques extraits de ce remarquable travail, dont nous détachons aujourd'hui un seul feuillet, concernant le mariage de mademoiselle Nilsson :

« Mademoiselle Nilsson se marie. Son union sera célébrée à Londres le 27 juillet. Les invitations sont lancées depuis lundi. Elle n'a recherché dans ce mariage de son choix que le mérite de celui qu'elle épouse. Elle aura pour témoins un amiral & un ambassadeur. Par faveur spéciale & très-rarement accordée, mais dont sa vertu l'a rendue digne, elle sera mariée dans l'abbaye de Westminster, & le grand choral des chanoines chantera en son honneur. Il y aura autant de monde qu'aux obsèques de lord Palmerston, mais ce sera moins lugubre.

« Chistine Nilsson entre le front haut dans cette vie de famille qui a toujours été l'objet de ses aspirations. Protégée par sa réserve fière, & entourée d'une atmosphère de pureté, cette vestale de l'art a traversé les dangers de sa brillante carrière, sans paraître les apercevoir. Son prestige a été assez grand pour la défendre, même du soupçon. Elle évoque en nous l'image de ces jeunes déesses que chantent les légendes de son pays, les walkyries, filles du ciel & de la mer, enchanteresses qui avaient en même temps la flamme au front & la vertu au cœur.

« Mademoiselle Nilsson est Suédoise. On assure qu'elle abandonnera la scène où elle a obtenu tant de triomphes. Être mère de famille, voilà son rêve. C'est rare, c'est noble à la fois. »

MARIE LASSAYEUR.





## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### PÊCHES CONSERVÉES

Pour quarante pêches, trois livres de sucre, un litre d'eau. Brossez les pêches, piquez-les avec une aiguille fine, jetez-les dans le sirop de sucre bouillant & retirez-les avant que la peau du fruit ne se ride. Faites bouillir le jus jusqu'à ce qu'il soit très-épais, laissez refroidir; recommencez à faire bouillir le jus, opération qui doit se réitérer cinq fois. Mettez en pots.

..

### EAU POUR NETTOYER LES CUIVRES

Faites bouillir pendant une heure de l'argile avec de l'eau de citerne. — Servez-vous de cette crème pour frotter avec de l'oseille les casseroles; rincez avec de l'eau de pluie, & laissez sécher.

..

### TISANE RAFRAICHISSANTE

Faites infuser du thé vert dans de l'eau bien bouillante; laissez refroidir; ajoutez un citron en tranches (sans zeste), du rhum, de la glace bien pure & beaucoup de sucre. Excellent dans les grandes chaleurs.

..

### POTAGE AU GIBIER

Si vous avez une carcasse de lapin, de lièvre, des os de perdreaux, mettez-les tremper la veille dans de l'eau pure. Mettez cette eau au feu avec les légumes du pot-au-feu, liés en paquet; séparez des os ce qui reste de chair, & passez cette chair dans une passoire très-fine; ajoutez à cette purée du riz cuit à part; joignez riz et purée au bouillon dans la soupière. On peut utiliser de la sorte les carcasses (pas exactement dépouillées) du gibier qui a servi à faire des pâtés.





## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

**J**'ai retrouvé, pour toutes les vacances, mon paradis d'écoliers & d'écolières, ma chère Florence!... — Mon paradis n'est peut-être pas tout à fait exact... car ces lutins, grands & petits, ont quelquefois des inventions si diaboliques, ils régalaient quotidiennement nos oreilles d'un si infernal tapage, que, réellement, leurs mères & moi, serions plus près de la vérité en disant qu'ils nous font faire, en ce moment, notre purgatoire sur terre!

A cela près, comme on les aime, ces méchants démons-là! comme on serait fâché qu'ils ne se rendissent pas coupables de tout le remue-ménage qu'on leur reproche! comme on s'inquiéterait de les voir calmes, tranquilles, jouant à l'homme sérieux ou à la demoiselle raisonnable.

Il y en a bien, parmi nos jeunes hôtes, qui affichent quelques prétentions à ce sujet, mais c'est le tout petit nombre...

De grands changements se sont, d'ailleurs, opérés dans notre société enfantine, depuis les dernières vacances passées ici. Tandis que les graves événements se pressaient, les années aussi s'écoulaient & les bébés grandissaient...

Mon Dieu, oui, ces jolis bébés roses & blancs dont tant de fois, Florence, je t'ai raconté jadis les exploits & les méfaits, — que je voyais avec tant de plaisir courir sur les pelouses vertes du parc, élever de beaux tas de sable au milieu des allées, se mettre en nage pour ramasser, sous les arbres centenaires, de gros marrons d'Inde, qu'ils voituraient précieusement, dans leur petite brouette, jusqu'au château, où personne n'en avait que faire, ces bébés-là ne sont plus, hélas! des bébés aujourd'hui!... Les uns ont déjà endossé l'uniforme du collège, les autres la robe du couvent, & l'on dirait, à les voir gauchement enfouis sous ces lourds vêtements qui ne leur vont guère, de beaux papillons cachés par une vilaine chrysalide. Ils ont, d'ailleurs, atteint l'âge ingrat qui désolait les mères; cet âge de crise & de transition où les enfants les mieux doués perdent un instant toute grâce, toute gentillesse, toute aisance, pour

devenir brusques, gauches, bruyants, francs écoliers en un mot!...

Quant aux collégiens & aux pensionnaires du temps dont je parle, s'ils ont maintenant passé l'âge funeste en question, c'est pour arriver à un autre qui ne vaut pas beaucoup mieux encore, mais qui heureusement ne dure pas longtemps. Celui où l'on se croit des personnages comptant sérieusement dans le monde, parce que l'on a — les frères quelques bribes de savoir rapportées du collège & une ombre de moustache, — les sœurs des robes longues, des chignons à la mode & la perspective de quitter le couvent l'année prochaine!...

Eh bien, quoi qu'il en soit, tout ce petit monde, avec ses gaucheries, ses précoces prétentions, ses exagérations enthousiastes, ses adorables naïvetés, a un charme, un entrain, un parfum de quinzisième année qui rafraîchit l'âme, & fait oublier, pour un instant, les mécomptes, les soucis de la vie réelle. — Pauvres enfants!... ils connaîtront aussi, un jour, mécomptes & soucis!... C'est chose inséparable de toute destinée humaine... mais puissiez-vous, mon Dieu, les éprouver doucement, bien doucement, ces pauvres chéris!

Mais voilà des considérations mélancoliques que tu ne devais guère attendre en si joyeuse compagnie, chère Florence! Chaque jour d'ailleurs suffit à sa peine, & la Providence est là pour prêter son aide à toute créature. — Montrons-nous donc chrétiennes & courageuses, même dans nos rêves, & surtout ne nous attristons pas, par avance, d'un avenir qui appartient à Dieu seul; ne vaut-il pas bien mieux d'ailleurs accepter avec reconnaissance & sans arrière-pensée, les agréables moments de répit qu'il veut bien accorder parfois aux tristesses de notre existence?...

C'est ce que fait en ce moment fort sagement — ou plutôt fort bruyamment — la petite société, objet de ma préoccupation anticipée.

Il s'agit d'organiser, pour ce soir, non plus des charades & des proverbes en action, — nous en



avons trop abusé pour n'en pas être las! — mais des tableaux historiques.

Connais-tu ce jeu, ma chère amie? Ce sont nos pensionnaires qui me l'ont appris; il paraît qu'au couvent de ces demoiselles, on s'amuse beaucoup de cela.

Pour les tableaux historiques, la société se fractionne en deux parties, comme pour les charades en action & les proverbes; il y a les acteurs & les spectateurs. Les parents sont les spectateurs de fondation, cela va sans dire, & les écoliers & les écolières, la troupe des comédiens... muets; car, dans ce jeu, il suffit de savoir se draper avec quelques oripeaux & de prendre une pose de circonstance qu'on garde quelques instants, sans bouger, dans le groupe convenu, pour être considéré comme un artiste de talent!

Le sujet du tableau reste le secret de ceux qui le représentent, de façon à ce que, s'il est fidèlement & intelligemment interprété, les spectateurs puissent le deviner à première vue.

On se costume, comme pour les charades, avec tout ce que l'on trouve.

Quand il fait beau — & selon les sujets choisis, — c'est une partie du jardin qui sert de cadre & de théâtre à nos acteurs. Quand il pleut, c'est au salon ou dans le grand vestibule orné de plantes qu'a lieu la représentation.

Je crois que ce soir, on se proposait de nous donner *la Mort de Jeanne d'Arc* & *le Sacrifice d'Abraham*, mais il y eut grande querelle entre les artistes, parce que c'était à qui refuserait de représenter les bourreaux de la pauvre héroïne! — Et — autre grave embarras! — on se demandait si Miro, le grand chien de chasse, si remuant d'ordinaire, saurait demeurer assez longtemps tranquille pour jouer le rôle du chevreau immolé par le patriarche, au lieu de l'innocent Isaac? — On remplacera donc probablement ces deux tableaux difficiles par *le Meurtre des Enfants de Clodomir*, — du tragique, comme tu vois, Florence! — & *Agar dans le Désert*.

Hier, nous avons eu *l'Entrée d'Alexandre le Grand à Babylone*, — personne ne l'a devinée, par exemple! — et *Joseph expliquant les songes du roi Pharaon*. On nous a encore représenté *Cornélie mère des Gracques*, montrant ses enfants, ses joyaux à la dame romaine, & *Clémence Isaure*, instituant les *Jeux Floraux*; — puis *Moïse sauvé des eaux*; puis *Sainte Geneviève marchant au-devant du farouche Attila*; puis *la Mort des Enfants d'Édouard*, puis celle de *Marie Stuart*, etc., etc. Je n'en finirais pas si je te racontais toutes les belles choses dont on nous régale chaque soir!... Sans compter que les costumes sont superbes, tout en n'étant composés que de chiffons, magnifiquement ornés, par exemple, de bandes d'or & de papier de couleur tranchante!...

Le jeu de *la Corbeille* a aussi, comme jeu tranquille, grand succès parmi nous; du moins je parle des gens sérieux ou à peu près de la petite colo-

nie. Il est des plus simples. On a deux corbeilles : l'une, on jette de nombreux carrés de papier, sur lesquels chacun s'est amusé à inscrire le nom ancien ou moderne d'un homme ou d'une femme célèbre. — Dans l'autre, encore des petits carrés de papier; mais sur tous ceux-là, un proverbe, un distique, un refrain bien connu.

Chaque personne de la société tire, à tour de rôle, un papier dans la première corbeille & un papier dans la seconde. On les rapproche & les lit tout haut, ce qui fait que le nom tiré se trouve suivi d'une phrase qui semble le compléter. De ces rapprochements naissent quelquefois des choses très-originales & qui ne manquent pas d'à-propos. Exemple extrait de *la Corbeille* d'hier :

*Nom* : Thiers. *Phrase* : On ne peut contenter tout le monde & son père!... *Nom* : Saint Vincent de Paul. *Phrase* : Laissez venir à moi les petits enfants!... *Nom* : Wagner. *Phrase* : Beaucoup de bruit pour rien!...

Je me borne à ces trois exemples. Parfois notre jeu de la corbeille est plus à la portée de tous; au lieu des noms célèbres, nous écrivons les noms des joueurs présents, & au lieu des devises, refrains, etc., nous mettons de petites vérités plus ou moins piquantes ou gracieuses, que le hasard rapproche de ces divers noms.

Mais nous n'avons pas toujours, je te prie de le croire, des distractions si historiques, si littéraires, voire même si politiques, que la corbeille!... Nous jouons encore à toutes sortes de petits jeux, dont quelques-uns même sont fort enfantins, témoin le jeu du *coton qui vole*, consistant en un gros flocon de coton qu'on lance en l'air, au-dessus d'une table entourée de joueurs, & que ceux-ci doivent y maintenir en soufflant dessous de toutes leurs forces, de façon à l'empêcher de jamais tomber sur aucun d'entre eux, — car celui sur lequel s'abattrait le coton donnerait un gage. C'est une vraie niaiserie que ce jeu, mais il en faut pour tous les âges! et je t'affirme que celui-là fait bien rire!

Nous avons joué aussi au *Jeu de la clef*, — une attrape fort inoffensive et non moins gaie. Par exemple, on ne peut guère le répéter plusieurs fois, si la société demeure toujours la même.

C'est une imitation du jeu du furet, ou plutôt une petite mystification pour l'un des joueurs, au grand amusement des autres.

On feint de cacher une clef entre les mains des joueuses ou joueurs disposés en rond autour de la personne qui cherche; cette clef, à laquelle on a attaché, par avance, un assez long cordon, adroitement dissimulé aux yeux de la chercheuse, n'est placée entre les mains de personne, mais fixée derrière cette chercheuse, soit à l'aide d'une épingle, soit attachée à l'un des boutons de son propre vêtement.

Et ce qui amuse dans ce jeu, c'est que, tandis que la patiente — ou le patient — s'évertue à découvrir entre quelles mains se dissimule la



fameuse clef, on siffle avec précaution derrière elle dans cette clef même, ce qui lui donne complètement le change & la fait retourner rapidement, pour saisir l'objet cherché entre les mains de la personne qu'elle soupçonne d'avoir sifflé. Par suite de ce brusque mouvement, la clef se représente à une autre joueuse qui siffle de nouveau. — Évolution nouvelle aussi de la chercheuse, qui, si elle s'entête à vouloir prendre cette bienheureuse clef & ne se doute pas de la mystification, pourra amu-

ser pendant bien longtemps, de la sorte, la joyeuse galerie.

Restons, chère amie, sur cette véritable folie d'écoliers en vacances?...

Eh bien, folie ou non, je l'ai vue amuser des gens plus sérieux que toi & moi, ma chère! & c'est pour cela que je me suis hasardée à te parler d'un semblable enfantillage.

A toi toujours,

JEANNE.

## MODES

La mode, fixée depuis le commencement de la saison, ne fait que s'affirmer. Les costumes l'ont emporté, malgré les pronostics contraires, & jusqu'à l'hiver, la forme *Polonaise* sera la plus adoptée. Les personnes âgées, ou dont les goûts s'opposent aux draperies trop compliquées, peuvent la porter modérément relevée & garnie très-simplement. La *Polonaise blouse* est celle préférée pour les tissus légers, qui ne sont pas doublés. On y adapte alors une ceinture nouée de côté. Sur les étoffes simples, je conseille une ceinture de cuir noir ou de cuir de Russie. Il s'en fait de charmantes avec boucles & chaînes en fer oxydé, ou bien en cuir doré.

La *Polonaise* se prête à différentes combinaisons. Ainsi, quelques-unes, de forme blouse, ont une ceinture seulement par derrière, passant sous chaque bras, & s'attachant sur le corsage de dessous, en laissant flotter les devants de la *Polonaise*. Quelquefois, au contraire, le dos est ajusté; la ceinture ne prend que sous les bras & serre les devants en les fronçant.

Il sera bon d'utiliser les loisirs de la campagne pour entreprendre de broder une *Polonaise* de cachemire, laquelle rendra de grands services en automne.

Il y a bien des genres de broderies, mais, à mon avis, un des plus jolis & en même temps des plus prompts à exécuter, c'est un dessin au *point russe*. Le fil plat & brillant remplace parfaitement bien la soie d'Alger, & ne coûte presque rien. On en a une très-grosse poignée pour 30 cent. La *Polonaise* entière n'en emploiera que pour 1 franc 20 centimes ou 1 franc 50 centimes. J'ai eu occasion, ces jours-ci, de voir un costume ainsi brodé, & je puis assurer que c'était d'un fort joli effet.

Le fil ne se trouve qu'en blanc : on prendra donc le cachemire noir, gros bleu, ou violet.

Les costumes de grosse toile bleue se brodent

beaucoup de cette façon, & cela se blanchit bien.

Le cachemire brodé se portera quand le temps deviendra froid, sur des jupons noirs. Mais, pour le moment, il sera plus de saison avec des dessous en toile, ou en percale fond blanc, avec rayures noires, bleues ou violettes, assorties à la nuance du cachemire.

J'ai vu de fort jolies toilettes destinées aux élégantes de Dieppe, Trouville, Biarritz, etc., en toile damassée, en *grenadine de fil* écrue, tissu délicieux, d'une légèreté vaporeuse, rayé couleur sur couleur : une raie claire, une raie brillante.

Une tunique de cette étoffe était garnie d'un effilé de fil, surmonté d'une ruhe en pareil; le jupon & le corsage de dessous en foulard rose. Il y avait trois volants plissés au jupon, qu'on peut faire en batiste ou en jaconas.

On m'a montré la charmante toilette que voici :

*Polonaise blouse* en mousseline blanche, brodée de gros pois bleu clair, garnie tout autour d'un assez haut volant de mousseline blanche unie, brodé & festonné. — Jupon de batiste bleu clair, comme les pois, avec cinq volants plissés. Entre chaque volant bleu, se trouve une garniture blanche brodée, festonnée & légèrement froncée. — Deux corsages de dessous. Un montant à manches longues & plates, et un autre, décolleté à manches courtes, pour le soir. Tour de taille en ruban bleu. Deux larges nœuds de ruban bleu relèvent la *Polonaise*, de côté, un peu en arrière. L'un a des bouts courts, l'autre les a très-longs.

Chapeau marin en paille blanche, dont les bords, retournés, sont doublés de soie bleue. Longue plume d'autruche bleue de ciel, tournant tout autour.

Maintenant, un costume de demi-deuil pour porter également aux bains de mer :

Le jupon est en soie noire avec sept petits volants froncés en biais; le dernier seul a une tête.

— La *polonaise* est en *grenadine de laine blanche*,



ornée d'un plissé à la vieille, au bord duquel est un effilé de laine blanche.

Elle est attachée tout du long sur le devant, par des nœuds de ruban de moire noire. Mêmes nœuds aux manches. — Large ceinture de moire noire, passant sur le pouff de la tunique & venant faire un gros nœud sur le côté.

Chapeau marin en paille noire, bordé d'un petit ruban de moire, faisant aussi le tour du chapeau. — Voile de gaze blanche enroulé autour de la calotte & pendant par derrière. Aile noire sur le côté.

On voit beaucoup de chapeaux en tarlatane plissée. Il est facile de les faire soi-même sur des formes de tulle ou sur de la paille. On met une grosse ruche découpée, ou garnie de dentelle, autour de la calotte, & sur le sommet du chapeau se placent des nœuds & des fleurs.

On a singulièrement perfectionné, en vue des voyages projetés, l'industrie des cols & manchettes de papier. L'emplette du col ne représentant même pas le prix du blanchissage, les personnes les plus opposées à ce genre de lingerie finissent par l'adopter, surtout hors de chez elles. Les formes les plus nouvelles sont aussitôt copiées en papier.

Les plissés de mousseline blanche se mettent toujours dans l'ouverture des corsages & dans celle des manches.

Pour aller le soir aux casinos ou à la promenade, j'ai remarqué de charmantes confections.

Ce sont des écharpes rattachées dans le dos, comme les burnous, par de gros glands de soie. Elles sont en crêpe de Chine ou en grosse popeline de soie, blanches, gris perle, roses, etc. En un mot, avec le reste de la toilette, c'est fort élégant.

On peut organiser ainsi d'anciennes écharpes algériennes ou de cachemire, & aussi celles de dentelle, qui devraient être doublées de soie noire ou de couleur.

La toile égyptienne est la grande élégance du jour, en ce qui concerne les petits garçons. C'est une toile blanche très-solide, très-épaisse, avec laquelle on fait le costume complet. Pantalon & blouse courte; si l'enfant est un peu plus grand, le pantalon, la veste & le gilet.

On fait aussi avec cette même étoffe la jupe plissée & la veste. De même, en grosse toile bleue avec galons blancs. — Le costume semblable pour petite fille, avec large ceinture de laine blanche, nouée de côté.

Pour finir, parlons un peu bijou :

Celui dont la mode favorise beaucoup le retour, c'est la châtelaine.

Les châtelaines sont de différents styles, & la montre, la clef & les breloques doivent être du même. On fait généralement placer au centre les initiales de la destinataire; comme tous les bijoux de fantaisie, les châtelaines anciennes sont bien plus recherchées que les modernes.

Les manches ouvertes sollicitent aussi la reprise des bracelets; mais dans le jour, le bon goût n'admet que ceux en or & de genre simple.

Les corsages ouverts perpétuent l'usage des médaillons, croix & colliers de tout genre.

Les boucles d'oreilles se portent de formes allongées.

Les bijoux de jais sont toujours en faveur, & vont surtout bien avec les toilettes toutes noires.

Par ces grandes chaleurs, on est naturellement tenté de relever ses cheveux très-haut; aussi, les chignons tombants sont-ils en minorité pour le moment & voit-on reparaitre quelques peignes. Ceux de jais & d'écaillé sont les plus comme il faut, pour le jour.

C. J.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Le mois dernier j'ai fait l'école buissonnière. J'ai laissé de côté mes visites dans les magasins; une fois n'est pas coutume, me suis-je dit, & sur cette réflexion me voilà partie en votre compagnie, mesdemoiselles, pour le Jardin d'Acclimatation. Ce mois-ci, pour faire oublier cette infraction, j'ai profité d'une circonstance fortuite, le mariage d'une amie, pour l'accompagner dans les achats sérieux qu'entraîne l'installation d'un jeune ménage.

Je ne vous parlerai ni de robes ni de dentelle; j'ai dit achats sérieux. Il s'agissait de choisir un service en ruolz.

« Il y a deux ans, me dit ma jeune amie, c'eût été en argent que j'eusse voulu ce service; aujourd'hui il me semblerait mal, très-mal d'immobiliser une somme importante avec laquelle je puis prendre un peu d'emprunt.

— Ah! chère petite, est-ce que vous seriez atteinte du mal de l'époque? Vous m'effrayez.

— Oh! non, fit-elle avec son gentil sourire; c'est la goutte d'eau que j'apporte dans la grande œuvre de la libération du territoire. Cela s'appelle patriotisme & non pas spéculation. »

Je l'approuvai de tout mon cœur, & nous voilà en route pour le boulevard Voltaire.



« Où me conduisez-vous ? lui demandai-je.  
— Chez un orfèvre que l'on m'a recommandé. Les modèles qui sont fabriqués dans cette maison sont artistiques, & je veux, avant tout, des choses de bon goût. On m'a dit aussi que les prix étaient convenables. »

Après une demi-heure de voiture, nous arrivons chez messieurs Lemaître & Ridoux. Nous nous promenons dans les salons entourés de vitrines, renfermant un spécimen de chaque modèle. Ici, ce sont des réchauds ; là, tout ce qui compose un thé : bouilloire, théière, sucrier, pot au lait. Nous choisissons d'abord des couverts de table nouveau modèle, baguette, écusson jarretière, chiffres gravés ; les couteaux assortis ; des couverts d'entremets, des réchauds à anses ciselés & pieds à griffes, des plats & des légumiers. Puis un thé avec les accessoires : pince à sucre, passe-thé, etc., etc. Nous mîmes deux heures à faire notre choix. En sortant, je complimentai la jeune femme de ménage, en herbe, sur la bonne entente apportée par elle dans la distribution de la somme qu'elle avait consacrée à ces emplettes.

Si la place réservée à mes visites n'était pas si restreinte, je vous eusse mentionné les prix, vraiment extraordinaires de bon marché, de quelques-uns des objets que j'ai vus. Messieurs Lemaître & Ridoux m'ont dit, à ce sujet, qu'ils envoyaient *franco* leur album-tarifs aux personnes qui leur en faisaient la demande, & j'ai pris note de cela pour vous le communiquer.

« Rue Richelieu, 32, en face la fontaine Molière, dit ma jeune amie au cocher en montant en voiture.

— Est-ce que vous allez acheter une machine à coudre ? lui dis-je ; car vous venez de donner l'adresse de la *Silencieuse*.

— Oui, je suis en tournée sérieuse. Est-ce que j'eusse osé vous faire perdre votre temps à choisir les mille babioles & fantaisies qui compléteront mon trousseau ? Je réserve cela pour ma bonne mère, qui raie le mot *futile* de son dictionnaire quand il s'agit de sa fille. Elle veut même me faire croire que tous ces jolis riens sont du dernier nécessaire. Mais vous savez que l'on m'appelle *mademoiselle Raison*.

— Nous voici arrivées. Hâtez-vous de faire votre commande, l'heure nous presse. »

Monsieur Pouillien, l'ingénieur qui dirige la maison, fit fonctionner devant nous les guides perfectionnés servant à broder & à soutacher, puis les autres guides destinés à la confection du linge.

« Je prends une machine avec les guides différents que vous venez de me montrer, & vous prie, monsieur, de me tenir au courant des nouveaux perfectionnements que vous y apporterez. Maintenant, me dit-elle, on va se mettre à l'ouvrage, car je veux que mon trousseau soit confectionné sous mes yeux.

— Au revoir, ma petite amie. Je vous quitte pour écrire cette visite dans les magasins ; on attend à l'imprimerie.

— Comment, vous ne dînez pas avec nous ? j'avais promis à ma mère de vous ramener.

— Oh ! non, chère enfant ; remettons ce plaisir à un autre jour ; le devoir avant tout ! »

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en poil de chèvre ornée de pattes en velours, effilé mousse. — Tunique à revers, bordée comme la jupe ; le pouff est retenu par des nœuds en velours. — Chemisette à col ouvert en toile. — Chapeau en paille, tuyauté en dentelle, dans lequel retombent des pattes en velours ; guirlande de feuillage avec touffe de rhodantes.

*Deuxième toilette.* — Robe en faille. — Tunique garnie d'un double rang de Chantilly ; manche avec volant en dentelle. — Coiffure en dentelle avec reines-marguerites.

*Toilette de petite fille.* — Robe en piqué anglais, ornée d'un large biais en velours. — Tunique à revers de-

vant et derrière. — Corsage décolleté avec pattes formant épaulettes, et bordant le volant de la manche. — Chemisette plissée en nansouk.

### NEUVIÈME CAHIER

Carré filet découpé. — Dessin soutache (marguerites). — Mouchoir. — Corsage décolleté. — Corbeille vide-poche. — Marie. — M. M. enlacés. — Couverture, crochet tunisien. — C. F. — S. G. — P. A. — Col ouvert. — Manche. — Fichu brodé. — E. C. — Corsage pour petite fille. — Dessin mat soutache. — Petit entre-deux. — Bonnet d'enfant. — Élise. — Pauline. — Garniture. — Col ouvert. — Dessin soutache. — Étoile soutache, nattée et crochet. — Henriette. — Jeanne. — E. M. — Émilie. — Entre-deux. — Corbeille à cartes.



— Nœud double. — Passementerie au crochet. — C. S. enlacés. — Guéridon. — Jenny. — G. P. R. T. — Toilette pour petite fille. — Sac pour bains. — Dentelle au crochet. — Pardessus d'automne. — Nœud en crêpe de Chine. — Costume pour petit garçon. — Garniture de jupon.

## PLANCHE IX

PETITE PLANCHE DE PATRONS.

PREMIER COTÉ

Tunique à revers (première toilette, gravure du 1<sup>er</sup> septembre.)

DEUXIÈME COTÉ

Fichu brodé.

Corsage pour petite fille de neuf à dix ans.

## TAPISSERIE COLORÉE

Bande de marguerites pour ameublement.

Bande, fleurs en teintes plates, pour encadrement de rideau, chaise, etc.

## LOGOGRIPHE

Mon nom est suave, il embaume :

— On peut en extraire un arôme,

— Et la nourriture des dieux ;

— Deux substances, parfum, ou bijou précieux ;

— La fleur, de la beauté l'emblème et la parure,

— Et l'arbre qui nous prête un abri de verdure ;

— Deux étoffes, servant, madame, à vous vêtir ;

— Un lot gagnant, jadis pouvant vous enrichir ;

— Ce qui nous suit toujours, symbole de constance,

Compagne dérisoire, hélas ! sans consistance !

— La courbe décrivant d'un astre le parcours,

— Et l'heure du repos de la vie, ou des jours.

— Je puis encore offrir une retraite ombreuse,

— Et la ville éternelle, entre toutes fameuse ;

— Ou la cité divine ; — un apôtre ; — un poisson ;

— Une arme ; — un mois béni ; — les restes d'un tison ;

— Celui devant lequel l'un à l'autre on se lie ;

— Et le plus beau des noms, le doux nom de Marie ;

— Puis, le nom d'un grand saint, la gloire de Milan.

— En mon cœur est un roi ; — je sais faire un roman ;

— J'offre aux navigateurs une anse naturelle,

Où les vents comprimés, respectent la nacelle ;

— En moi vous trouverez abondance de bien ;

— S'il faut se modérer, prenez moins, — même rien ;

— J'abrége donc, lecteur, ma longue kyrielle,

Et, laissant de côté plus d'une bagatelle,

Je m'arrête à la borne, — et reste à la maison :

Chez moi l'on voit enfin, la rime et la raison.





## MOSAÏQUE

Si la repentance pesait sur le plat de la balance,  
elle emporterait le péché.

MONTAIGNE.

Qu'est-ce que le monde? Un songe dans un  
songe. A mesure que nous vieillissons, nous sem-  
blons nous réveiller à chaque pas. Le jeune  
homme croit s'éveiller du rêve de l'enfance;  
l'homme fait méprise les aspirations de la jeu-  
nesse; le vieillard regarde l'âge mûr comme un  
songe fiévreux. Le tombeau est-il le dernier som-  
meil? Non! c'est le réveil suprême.

WALTER SCOTT.

On doit se consoler de n'avoir pas de grands  
talents, comme on se console de n'avoir pas les

grandes places. On peut être au-dessus de l'un &  
de l'autre par le cœur.

VAUVENARGUES.

Une chose superflue n'est jamais à bon marché.

AMYOT.

Qui veut avoir repos doit travailler.

AMYOT.

La science est une très-vilaine ignorance si elle  
n'est accompagnée de pitié et de vertu.

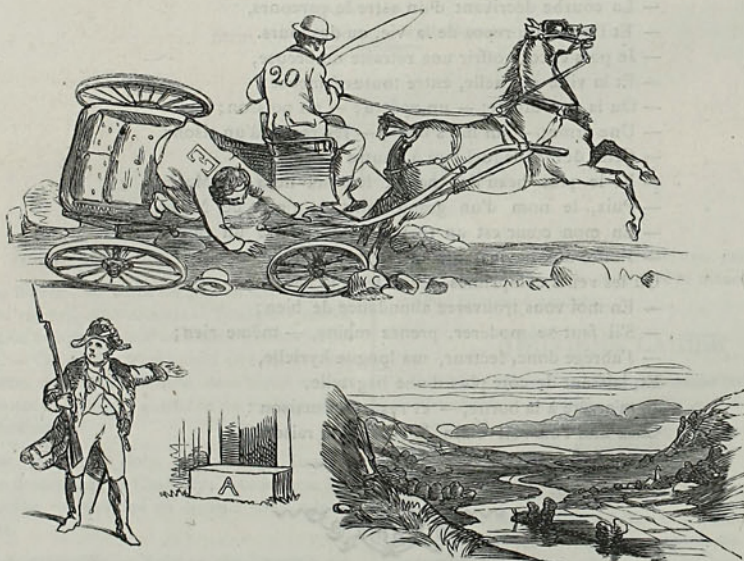
AMYOT.

Qui moquerie sème, moquerie recueille.

AMYOT.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Familiarité engendre mépris.

## RÉBUS



2172 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64





*Imp. M. Digne, rue des Petits Hôtels, 22 Paris*

3856

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Toilettes de Campagne*

*Surons & Corsets de M.<sup>me</sup> de Vertus Suurs, 27, Rue de la Chaussée d'Antin*

*Machines à Coudre de la Silencieuse, 30, Rue de Richelieu*  
 Ayuntamiento de Madrid



